DAVID DEFENDI

LES NETTOYEURS

Truands et espions au service de la France

SCÉNARISTE DE BRAQUO

fayard

David Defendi

LES NETTOYEURS

Truands et espions au service de la France,
des années 1930 à nos jours

Fayard

Ouvrage édité sous la direction
de Fabrice d'Almeida

En couverture © moodboard / Corbis
Création graphique : Un chat au plafond
© Librairie Arthème Fayard, 2013.
ISBN : 978-2-213-67421-6

DU MÊME AUTEUR

Braquo (avec Olivier Marchal), Paris, Flammarion, 2010.
L'Arme à gauche, Paris, Flammarion, 2008.

« En politique, le choix est rarement entre le bien et le mal, mais entre le pire et le moindre mal. »

Nicolas Machiavel

À M.

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de Copyright

Du même auteur

Avant-propos

1. L’apprentissage de la torture

Fin 1940 – novembre 1942

Lille, le 6 mai 1940. Dans les bureaux des services du contre-espionnage

Berlin, le 5 novembre 1937

12 novembre 1942 à Marseille

Centre-ville de Berlin

2. Le trafic pour vocation

Marseille, avril 1950

Indochine, même époque

3. Rendre les coups

Maroc, Casablanca, novembre 1952

Casablanca, ce 8 décembre 1952

24 décembre 1953. Un Noël à Casablanca

4. Les voleurs d’État

Hiver 1959, Paris

5. Du bon usage du charme

6. Une guerre civile

Algérie en 1961

Une prison en France, septembre-octobre 1961

Alger, décembre 1961

24 octobre 1965 à Paris

7. Devenir terroriste

Khartoum, août 1994

Novembre 1969, Sochaux

1970-1973. Sochaux, Paris

8. L'éternelle corruption

Saint-Martin, avril 2011

1992, Saint-Martin

1992 à Marigot

Notes

Bibliographie

Avant-propos

Voici les hommes de main, les sbires, les nettoyeurs de la République – militaires et voyous, aventuriers et policiers naviguant dans un monde au bord du chaos ; des rues de Londres à celles de Marseille, des mers du Sud au golfe du Tonkin, des fumeries d'opium de Saigon aux confins du désert algérien : tueurs à gages parcourant les ruelles de Tanger, trafiquants de drogues et de diamants, résistants, tortionnaires, héros, patriotes et écorchés vifs d'un pays qui n'en finit plus de perdre ses repères depuis le début de la Deuxième Guerre mondiale.

L'histoire de France, il faudrait la rendre belle à défaut d'être morale. Ne pas avoir peur de regarder les secrets enfouis dans son cœur. Plonger dans ses racines dépravées : cette connivence entre la pègre et le pouvoir politique, les truands et les agents secrets.

La France moderne est née grâce à la trahison : de Gaulle et sa « bande de rebelles » qui basculent dans l'exil et l'illégalité pour protéger nos valeurs. Les résistants les plus efficaces ne sont pas toujours des nobles chevaliers au cœur pur, animés par la flamme de l'idéal. À l'opposé des images saintes de Jean Moulin et des époux Aubrac, victimes des rafles de la Milice et de la Gestapo, il y a tous ces « salopards méconnus » (Robert Arthur Blémant, Hans Thilo Schmidt, Lemoine…) qui ont travaillé en sous-main pour sauver l'âme d'un pays empoisonné par les nazis.

Toutes ces attitudes guerrières (sabotages, provocations, assassinats, tortures) ne se sont pas arrêtées comme par magie en 1945. Il a fallu ensuite se défendre contre les communistes (staliniens et maoïstes) pendant la guerre froide, sécuriser les ports de Marseille en s'aidant de la pègre (les truands corses ont grandi à l'ombre de notre démocratie) ; accepter l'argent des Américains, qui, par l'intermédiaire du plan Marshall, ont fortement corrompu nos politiciens et nos syndicats. Et puis les services secrets, toujours avec l'assentiment des présidents de la IV^{e} République, ont utilisé les trafiquants d'opium en Indochine pour convaincre certaines tribus de se rallier à nos troupes plutôt qu'à celles d'Ho Chi Minh et de Mao. Sans parler des barbouzes en 1962 en Algérie qui ont aidé encore une fois les gaullistes et les socialistes à se débarrasser des soldats de l'OAS, l'extrême droite naissant sur les cendres de l'Algérie. C'est la sale guerre dont les militaires gardent le secret pour ne pas choquer les honnêtes citoyens et préserver le mythe d'un combat presque immaculé contre les ennemis de la France.

Je voudrais renverser les points de vue moraux du sens commun. Et si la France avait eu besoin des ripoux, des barbouzes, des voyous, des trafiquants d'armes et de drogues pour défendre la démocratie ?

Loin de dénoncer leurs fautes avec le doigt pointé sur leurs abus, jouant le procureur ou le juge qui essaieraient de condamner les gouvernements français face au tribunal de l'Histoire, de dire « Gaston Deferre est un mafieux », « De Gaulle est un voyou », je voudrais défendre nos ministres et nos présidents – me faire l'avocat de leurs méthodes parfois aux limites de l'horreur.

Moitié pour provoquer une réflexion salutaire sur notre passé, moitié pour affronter l'avenir avec un peu plus d'insolence.

Je vais tenter de vous retracer « l'esprit » de la politique secrète de la France des quatre-vingts dernières années, et du rapport de l'État avec la violence illégale. Celle qui se raconte entre barbouzes dans les salons en fin de repas quand l'alcool délie les langues et réanime les souvenirs. Celle que peu de livres d'histoires osent décrire pour ne pas choquer l'honnête citoyen.

Celle des nettoyeurs.

J'ai la « chance » d'être né dans les eaux troubles de l'espionnage. J'entends mon père me raconter ses aventures depuis mon enfance, inviter ses collègues à la maison, et ma curiosité s'est aiguisée au fil du temps.

J'utiliserai la forme du docu-fiction pour laisser s'épanouir les aventures de ces hommes et ces femmes qui ont bercé mes nuits, je me souviens des échos encore audibles de leurs voix dans le salon, emmitouflés dans les odeurs de cigarettes.

Je ne suis pas historien, mais j'aime l'histoire et l'entendre de la bouche de ceux qui l'ont faite.

Ce livre est le fruit de lectures et d'interviews, de rencontres et des voyages que j'ai pu effectuer avec quelques « nettoyeurs » à l'autre bout du monde.

Voilà comment j'imagine certains de leurs prédécesseurs depuis les années 1930 et comment je conçois les rapports qu'un pays comme le nôtre entretient avec la morale.

« Il n'est pas de document de culture qui ne soit aussi un document de barbarie », écrivait Walter Benjamin. Et c'est cette barbarie que je voudrais décrire, sentir, comprendre et déchiffrer dans ce livre totalement bâtard, mêlant littérature, analyse historique et philosophique.

Les huit chapitres qui vont suivre développeront les vices, les méthodes illégales, les « huit péchés capitaux » qui ont permis à la République française de lutter contre ses ennemis.

Je commencerai par la *torture* pendant la Deuxième Guerre mondiale, puis le *trafic de drogue* qui a donné naissance à la French Connection dans les années 1950, l'*assassinat*, le *vol*, la *prostitution*, le *recrutement des voyous*, l'*infiltration* du terrorisme, la *corruption* et le financement illégal des partis démocratiques ; terminant l'histoire de France dans un paradis fiscal (Saint-Martin) où quelques-uns de nos politiciens et hauts fonctionnaires ont frayé avec la Cosa Nostra et la mafia turque au début des années 1990.

Je ne crois pas au complot ni à la conspiration de quelques hommes à la tête de l'État : c'est le chaos et l'urgence qui donnent naissance aux alliances les plus troubles. Il n'y a pas une « oligarchie raisonnable » qui tire les fils de notre histoire, mais une multiplicité de rencontres, de trahisons, d'opportunités éphémères et fragiles.

Si nous arrivons de nos jours à peu près à nous entendre entre nations, évitant les affrontements armés, cette relative « paix des braves » entre l'Europe et la Chine, les États-Unis et les pays arabes est d'une telle fragilité que nous ne pouvons faire l'économie du mensonge et du crime pour protéger les intérêts de nos populations. C'est le rôle de nos dirigeants et des sbires anonymes qui œuvrent à l'ombre de notre République.

Laissons les beaux livres d'histoire aux naïfs, aux enfants trop purs pour comprendre ce qu'il faut de cruauté pour tenir un pays. Fouillons le vice et le cynisme. Le mensonge et la trahison. La drogue, la prostitution, le chantage et le crime. Tous ces comportements qui ont aidé la France à tenir dans la furie du XX^{e} siècle.

1.

L’apprentissage de la torture

Fin 1940 – novembre 1942

Visez un peu les taches de sang sur les murs, le sol et la terre. Imaginez la scène, les scènes, puisqu’elles vont se répéter encore et encore jusqu’à la fin de l’année 1942.

Vous êtes dans une maison à quelques dizaines de kilomètres de Marseille, près des gorges d’Ollioules. Accrochés aux murs de la cave – un chalumeau et des menottes, des pinces et des couteaux de toutes les dimensions ; une bassine d’eau et un chiffon, une table et un homme assis sur une chaise, tétanisé, torse nu, gueule en sang, menotté. La porte s’ouvre brusquement : Robert Arthur Blémant entre dans la pièce, chemise ouverte, toujours les bagues aux doigts et ce parfum dont il ne se sépare jamais. Du sang corse coule dans ses veines, pas plus de trente ans mais l’expérience d’un loup, d’un chef de meute lancé à la chasse des nazis.

Robert Arthur Blémant est un commissaire de la Sécurité du Territoire – l’un des meilleurs de sa génération –, son collègue Paul Paillole le couvre d’éloges.

Visez un peu la gueule de la proie : un homme immobilisé sur une chaise, sanglé depuis des heures sans même la possibilité de boire ou de parler. Un homme seul face au plus terrifiant des commissaires de la Résistance.

Blémant ne dit rien. Reste figé quelques secondes devant son prisonnier. Blémant se saisit d’un chalumeau et allume un briquet. La flamme bleue jaillit du bec et mime le bruit d’un vent sec dans le désert, plus de 1 800 degrés Celsius.

L’homme gesticule, hurle, pleure, demande pitié, trop tard… Blémant pose le chalumeau, lui tient la tête entre ses mains et le frappe au visage. Une fois. Deux fois. L’homme a une quarantaine d’années, il a parié sur une victoire allemande. Il est sorti de prison il y a deux mois, briefé par

l'Abwehr[1] pour traîner du côté de Marseille et se faire passer pour un résistant. Faux : c'est une pourriture nazie qui a racketté des juifs et donne les noms des résistants aux Allemands.
Blémant prend le chalumeau et l'approche du visage, évite le cou et les yeux, la flamme caresse à peine le torse nu du prisonnier. La chaleur est insupportable. La flamme glisse sur ses pieds, les hurlements de douleur résonnent dans la cave : des petites bulles de peau apparaissent soudain à la pointe des orteils, la couleur rouge des ongles fait place au noir du carbone, lorsque la chaleur est trop forte. Et toujours ces petites bulles de la peau qui passent elles aussi du rouge au noir, avant de couler comme de la cire sur le sol. 1 800 degrés de souffrance, le corps dilué dans l'horreur des interrogatoires.
La torture n'a pas été inventée en Algérie, mais dans les spasmes de la Résistance.
Notre histoire plonge ses racines dans cet enfer.

Il existait en zone libre une organisation de clandestins dilués dans l'administration française, des hommes directement liés au Service secret anglais depuis les premiers jours de la défaite. Des résistants qui ont lutté contre les Allemands avec une férocité et une cruauté telles que certains gestapistes de la Carlingue (dont ils étaient les ennemis irréductibles) font figure d'amateurs un peu naïfs.
Blémant[2] : un commissaire de la Surveillance du Territoire qui travaillait avec les anciens du Deuxième Bureau, surtout le colonel Paillole, véritable tête pensante de cette guerre secrète contre les nazis qui créa dés le 1er juillet 1940, sous la couverture des Travaux ruraux (assainissement des campagnes, entretien de la voirie rurale, nettoyage des bois et forêts, des cours d'eau), son réseau.
L'objectif ?
« Poursuite de la lutte contre les services spéciaux de l'Axe. Pénétration des organisations pronazies et profascistes. Liaison avec les services secrets anglais et appui aux initiatives pro-alliées. Surveillance et pénétration des commissions d'armistice. Actions clandestines, cloisonnées et centralisation des renseignements[3]. »

Ces hommes vont utiliser et manipuler les pires crapules (Émile Buisson, Abel Danos, Louis Raggio, Joe Renucci, Mathieu Zampa, Mémé Guérini, etc.) et les pires méthodes (corruption, torture, assassinat) pour infiltrer les Allemands et les Français à la solde du Troisième Reich.
On leur a souvent reproché d'avoir arrêté des communistes… Mais il ne faut pas oublier que jusqu'à juin 1941, Staline était l'allié d'Hitler et les mensonges des staliniens après la guerre ont trop longtemps trompé l'opinion sur les hommes de Paillole et Blémant.
Idem pour les gaullistes qui tenteront d'affaiblir le mérite de ces hommes (dont la moitié vont mourir en déportation[4]...) en les attaquant dans les médias après la guerre.
Un exemple pour rétablir la vérité : en décembre 1941, Robert Arthur Blémant va recevoir l'ordre d'arrêter l'un des fondateurs du BCRA gaulliste et futur patron de la DST : Roger Wybot, dans la gare de Marseille. Le jeune lieutenant était avec Pierre Fourcaud (un autre fidèle gaulliste) en train de tisser les réseaux de la Résistance dans le sud de la France. Et que va faire notre tortionnaire de la police ? Faire semblant de l'interroger (avec Paul Paillole) et le relâcher le soir même pour le laisser s'enfuir… Ce dont Wybot se souviendra puisqu'il nommera Blémant à la tête des services secrets de la région de Marseille dès 1945.
La raison principale de l'ostracisme qui les a poussés à démissionner et disparaître des livres d'histoire ? Paul Paillole et Blémant ont souffert d'être trop proche des Américains (et de Giraud) après 1943 à Alger : de Gaulle ne leur pardonnera jamais de lui avoir fait de l'ombre. Imaginez la vexation de notre Général, aveugle sur le débarquement du 6 juin 1944, alors que Paul Paillole fut le premier et le seul à être mis dans la confidence par Dwight Eisenhower. Un camouflet, une gifle mémorable pour l'orgueil de notre Général.
Nous ne voulons pas voir la Deuxième Guerre mondiale en face, les traumatismes que nous avons vécus lors de la défaite contre les nazis en juin 1940 ont réduit notre capacité de jugement, notre sens des réalités historiques. Notre obsession patriotique et notre orgueil, notre névrose nous font confondre influence politique et influence militaire.
Les gaullistes et les communistes ont profité de leur victoire en 1945 pour emporter la vérité des faits.

Jean Moulin (dont l'intelligence et le courage ne sont plus à prouver) et le Conseil national de la Résistance, ont peut-être permis à de Gaulle de prendre le pouvoir politique en 1944 (et c'est tant mieux !), mais en aucun cas de gagner la guerre. Ce n'est rien leur enlever que de dire que les réseaux du BCRA et des FFI n'ont pas été aussi décisifs dans la victoire finale que les anciens du Deuxième Bureau. Les communistes et les gaullistes ont réinventé le mythe de la France libre, et celui de la Résistance. Comme le disait si justement Pierre Nora : « Leurs vraie force, à ces deux mémoires (gaulliste et communiste), a été de se constituer en système, de se nourrir mutuellement l'une de l'autre, de se rendre un service réciproque » pendant de longues décennies. » Il ajoute : « Une manière pour de Gaulle de substituer la légende à l'histoire, et pour le parti communiste, le mensonge à la vérité. »
Mais nous devrions nous pencher plutôt sur ces « nettoyeurs » inconnus de l'opinion publique : Robert Arthur Blémant, Hans Thilo Shmidt et Rodolphe Lemoine ; menés d'une main de fer par le colonel Paillole.
Ni la bataille d'Angleterre, ni la bataille de l'Atlantique n'auraient été gagnées sans leurs informations décisives. Il a fallu attendre les historiens comme David Kahn et d'autres spécialistes anglo-saxons[5] (sans parler de la restitution des archives de Moscou en 1994) pour rétablir la vérité.
Mais revenons à Blémant. Arrêtons-nous quelques instants sur les problèmes moraux de ce jeune flic. Qu'est-ce qui a pu déclencher chez lui cette irrépressible violence ? Comment est-il devenu un tortionnaire et l'un des pires tueurs de la Résistance ?

Lille, le 6 mai 1940. Dans les bureaux des services du contre-espionnage

Robert Arthur Blémant est dans une cellule avec un ambassadeur nazi. Un espion allemand qui vient d'être arrêté.
Blémant est né à Valenciennes en 1911 et ne mesure pas plus de 1,74 m. Il a rejoint les services secrets de Léon Blum à la fin des années 1930 après avoir passé ses examens de commissaire avec Achille Peretti (futur patron des Hauts-de-Seine et mentor de Charles Pasqua et Nicolas Sarkozy).
Blémant est face à l'espion nazi qui transitait dans la délégation diplomatique allemande en partance pour Berlin, Hermann Brandl. Le futur

tortionnaire de l'hôtel Lutétia. Le futur patron de la bande de la rue Lauriston, ces gestapistes français prêts à tout pour plaire aux SS du Troisième Reich.
Le soir tombe sur la ville. Et la nuit va bientôt engloutir la France. Blémant est dans la cellule avec Brandl. Quelques petits coups sur le nez. L'Allemand gémit. Blémant lui balance une baffe sur la tempe avec la paume de la main. Lui fait sentir que la mort va l'emporter s'il ne parle pas. Mais tout reste au stade de l'amateurisme. Pas d'outil pour faire parler. De la patience. Une heure. Deux heures. Cinq heures à subir les assauts de Blémant.
Hermann Brandl n'en peut plus. Se met à parler.
Le nazi révèle plusieurs réseaux, un espion dans la région de Mons muni d'un radio émetteur… Quelques boîtes aux lettres disséminées dans le Nord-Pas-de-Calais…
La France n'a pas encore perdu la guerre et Blémant cherche désespérément à connaître ce que les Allemands veulent faire. Démanteler un dernier réseau d'espionnage. Récupérer le maximum d'informations avant que les Stukas et les chars n'envahissent les Ardennes.
Hermann Brandl s'est mis à table. Il parle, dévoile les plans des nazis pour le nord de la France. Ça y est, Blémant a gagné la partie ! Il note les informations, les recoupe avec les messages d'autres agents infiltrés dans la machinerie nazie… Fait venir ses collègues du Chiffre pour noter les cryptogrammes utilisés par l'Abwehr.
Mais, soudain, le colonel Paul Paillole entre dans la cellule : « Il faut libérer Brandl. Ordre du Quai d'Orsay et du chef des armées. » Les diplomates français et l'armée ne veulent pas froisser la délégation allemande ! Les nazis ont détruit la Pologne et la Norvège. Mais non, nos diplomates et nos militaires, toujours aussi courageux, ne veulent pas déplaire à l'Allemagne.
Laissons la parole à Paul Paillole, qui regrettera toute sa vie de ne pas avoir laissé Blémant éliminer cet espion du Troisième Reich : « Blémant est égaré de fureur : "Mon capitaine, laissez-moi l'accompagner en voiture !" Et le jeune commissaire me confie son plan. Il organisera sur la route un terrible carambolage, il risquera sa vie, mais ne ratera pas celle de son client ! J'ai toutes les peines du monde à le dissuader de son projet. Vert de peur, assis dans un coin, Hermann observe nos allées et venues et se doute bien que son sort est en jeu. »

Paillole sera longtemps pris de remords face à sa propre naïveté :
« Dix fois, vingt fois, cent fois, je regretterais plus tard de n'avoir pas suivi la proposition de Blémant. Hermann Brandl, toujours nanti de son pseudonyme, s'installera fin 1940 en triomphateur à Paris, participera à la mise à sac de l'économie française pendant plus de deux ans. Les fameux bureaux Otto, sortis de sa diabolique imagination, auront pour vocation d'exploiter en grand les ressources du marché noir, de trafiquer de l'or, les diamants, les cuirs, les métaux. Les profits fabuleux fourniront les ressources essentielles de l'Abwehr en France. Il traquera les réseaux de Résistance avec un zèle cynique et une cruauté qui s'apparenteront à ceux des plus inhumains coéquipiers de Bonny et Lafont[6]. »
Robert Arthur Blémant perdit sans aucun doute ses derniers espoirs devant la naïveté de sa hiérarchie. C'est ce genre de situation qui vous change un homme. Parce que pour Blémant, l'armistice ne sera qu'une ruse et un moyen de reprendre son souffle avant d'aller trancher la tête de ses bourreaux. Blémant « éliminait les gestapistes avec une cruauté, un raffinement et une sombre allégresse de tueur de mafia », dit de lui Roger Wybot, futur patron de la DST. Il savait comment les services de contre-espionnage français devaient faire face aux Allemands, au risque de commettre les pires ignominies.
Nous avons oublié les prouesses du Deuxième Bureau, ce service plongé dans la lutte contre les nazis avec une hargne et une dextérité rares pour l'époque. Je vais vous raconter l'histoire de leur plus grande recrue : la rencontre avec Hans Thilo Shmidt, celui qui va inverser le cours de la guerre mondiale en permettant aux Anglais et aux Américains de connaître les codes de la machine Enigma.
Tout commence le 8 juin 1931. L'Allemagne est ruinée, elle ne peut plus payer les réparations de guerre du traité de Versailles, le chômage explose. Les famines commencent à décimer l'URSS. Sans parler des purges de Staline. La crise ronge l'économie mondiale. Le fascisme gouverne en Italie et en Espagne. Les dictatures envahissent peu à peu toute l'Europe. L'Allemagne paraît fragile. Seules l'Angleterre et la France résistent encore à la psychose qui tombe sur le monde.
Ce jour de printemps 1931, Hans Thilo Schmidt se présente à l'ambassade de France à Berlin avec des documents top secrets. C'est un aristocrate

déchu, un peu amoché par la Première Guerre mondiale et le gaz moutarde, décoré de la croix de guerre, qui végète dans les bureaux du Chiffre, traînant son aigreur et sa haine du monde.
Hans Thilo Schmidt est une pourriture. Mais une pourriture qui a de la chance : les bureaux du Chiffre lui donnent accès aux codes qui régissent les communications entre les ambassades, l'État-Major de l'armée et les chefs de division d'infanterie et de marine. Ce sont les fameuses transmissions fournies par la machine Enigma qui permettra à toute l'armée allemande de communiquer pendant la guerre.
C'est son frère Rudolph qui l'a pistonné à ce poste si important. Mais Hans Thilo Schmidt n'en a jamais assez. Il a connu la richesse dans son enfance et ne supporte pas son petit salaire de fonctionnaire. Il veut de l'argent, beaucoup d'argent. Alors il décide de vendre ses secrets aux plus offrants.
Quitte à trahir son propre frère et sa patrie. Sa femme, ses enfants, l'honneur de sa famille.
Pourquoi choisit-il l'ambassade de France ? Il imagine surement que l'ennemi juré de l'Allemagne, encore préservé de la crise économique (plus pour très longtemps d'ailleurs), va se faire un plaisir de lui acheter ses documents. Et il a raison. Aussitôt, les services secrets français lui donnent rendez-vous dans un hôtel à Verviers, à la frontière belge.
Schmidt est un homme dangereux. Un homme pressé. Il faut vite l'attirer dans nos filets.
Lemoine, allias Stalman, alias baron Korfkoenig, alias Verdier, est l'officier traitant qui doit l'accueillir à l'hôtel : la cinquantaine, un charisme indéniable et une facilité certaine à mettre à l'aise chacun de ses interlocuteurs. Un manipulateur qui prend les allures d'un ami.Cigare, prestance, classe. C'est l'homme des opérations difficiles.
Pour les services secrets français, son nom de code est Rex. C'est un Allemand naturalisé français en 1900, un recruteur génial d'agents secrets qui travaille depuis vingt ans pour le Deuxième Bureau. Fils d'un riche bijoutier berlinois, il a profité de l'argent de son père pour voyager à travers le monde avant de se marier avec une délicieuse Française. La Première Guerre mondiale le convainc de basculer dans l'espionnage : « Il peut faire un coup de main sur un coffre-fort, comme vous établir en vingt-quatre heures un passeport yougoslave et vous remettre la place d'un wagon-lit que l'agence Cook vous refuse », dit de lui Paul Paillole.

Voici l'homme que les services secrets français utilisent pour recruter Hans Thilo Schmidt : un voyou, un faussaire, un perceur de coffres, un escroc, un trafiquant d'or et de diamants.
« Leur audace, leur amoralité complice, leur intelligence intuitive du métier d'espion dépassaient l'imaginable[7] », raconte Paillole,
Ce sont deux « sales types » qui vont inverser le cours de l'Histoire et devenir des héros alors que rien ne les prédisposait à combattre pour la liberté. Hans Thilo Schmidt et Lemoine sont des corrompus intéressés uniquement par l'argent et la luxure.
Loin des héros classiques sacrifiant leur vie pour un idéal de justice, ce sont des « jouisseurs » qui vont comploter pendant dix ans dans le secret d'une Allemagne fanatisée par la haine. Utilisant le vol, le mensonge et la corruption pour parvenir à leurs fins, dansant sur le volcan de leur époque avec une désinvolture insolente.

Berlin, le 5 novembre 1937

Hitler est au milieu de la pièce, devant une immense carte de l'Europe et ses principaux « lieutenants » : le ministre de la Guerre, le commandant en chef des armées, celui de la marine et celui de la Luftwaffe.
Nous sommes dans le premier cercle de l'enfer. Le deuxième. Le troisième Reich. C'est l'une des réunions les plus secrètes de l'Allemagne nazie. La plus décisive.Elle se tient à la Chancellerie du Reich en fin d'après-midi, ce 5 novembre 1937. Déjà le crépuscule tombe sur l'Europe.
Hitler annonce que le problème de l'Allemagne est celui de l'espace vital. Il répète que le problème de l'Allemagne réside dans son approvisionnement agricole. Son indépendance énergétique.
Le Führer pense que la France va bientôt sombrer dans une guerre civile. À cause des communistes et des ligues fascistes qui se combattent devant l'Assemblée nationale. Il peste contre la puissante Angleterre et sa marine invulnérable.
Là encore, Hitler répète que le problème de l'Allemagne est la Tchécoslovaquie. La Pologne. L'Autriche.
Hitler martèle ses priorités encore une fois : l'espace vital, l'indépendance énergétique, agricole.

Puis, il annonce qu'il va continuer le réarmement de l'Allemagne. Continuer de perfectionner son aviation. Ses blindés. Sa marine. Donner la priorité à la marine pour construire des sous-marins U-boot.
D'un regard, il enveloppe ses ministres et ses généraux. Il a gardé le meilleur pour la fin. Hitler connaît la mise en scène. Il garde le silence et donne ses projets à court et moyen terme : envahir l'Autriche et la Tchécoslovaquie. Puis la Pologne et la France en contournant la ligne Maginot par la Belgique, la Hollande.
L'auditoire est sous le choc.
Le déroulement de la deuxième guerre mondiale apparaît clairement sous leurs yeux…
Hitler leur demande maintenant de rejoindre la soirée qu'il a concoctée pour eux dans la salle des fêtes de la Chancellerie du Reich. Personne ne doute de la confidentialité de cette réunion.
Mais tout va basculer dans les heures qui suivent.
En effet, lorsque l'aide de camp d'Hitler, Hossbach, présent à la réunion, va descendre dans la « petite fiesta » de la Chancellerie, il va se diriger vers l'un de ses meilleurs amis pour prendre un verre, Rudolph Schmidt, l'un des généraux préférés d'Hitler.
Hossbach est encore sonné et, l'alcool aidant, il ne peut s'empêcher de raconter les volontés expansionnistes et belliqueuses du Führer.
Rudolph Schmidt rentre chez lui en fin de soirée et rapporte à son frère, un homme haut placé des services secrets allemands, les paroles d'Hossbach.
Son frère Hans, le traître. Hans Thilo Schmidt, le héros oublié de nos livres d'histoire. Hans Thilo Schmidt, dont les prouesses permettront plus tard à Churchill et Eisenhower de connaître la majeure partie des communications de l'armée allemande pendant la bataille d'Angleterre et le débarquement sur les plages de Normandie.
Mais pourquoi avons-nous censuré dans notre mémoire collective cet homme qui a fait basculer le cours de la Deuxième Guerre mondiale ?
Pourquoi la France, l'État-Major et le gouvernement n'ont-ils pas réagi ?
C'est là que nous entrons dans les arcanes de la République française : les rapports que les dirigeants entretiennent avec les services secrets. Ils n'ont pas vraiment confiance en eux, ne comprennent pas bien les mécanismes de recrutement, comment se passent les échanges d'informations. Et puis la chaîne des intermédiaires entre l'agent sur le terrain et l'homme politique

qui prend les décisions est si longue que les rapports arrivant sur le bureau du ministre sont souvent trop édulcorés.
Enfin, une mauvaise réputation accompagne leurs recherches, la méfiance est de mise envers ces hommes du Deuxième Bureau éclaboussé trente ans plus tôt dans l'affaire Dreyfus.
Mais il est facile de blâmer les hommes au pouvoir.
Parce que personne, et surtout pas la population, n'imaginait qu'Hitler irait au bout de sa folie. Ni les Anglais, ni les Français, ni les Tchécoslovaques, ni même les Polonais…
Surtout, le discours pacifiste instillé chaque jour par les dictatures (de Hitler à Staline) explique en grande partie notre inaction. La propagande nazie, payant journalistes et diplomates, écrivains et intellectuels, nous expliquait calmement qu'Hitler ne cherchait pas la guerre, mais seulement à libérer les peuples d'Autriche et de Tchécoslovaquie…
Sans parler de nos communistes qui demandaient à tout le monde de ne pas partir sous l'uniforme. Avant que Staline ne s'allie avec Hitler le 23 août 1939.
Mais, pourtant, le Deuxième Bureau de Paillole n'a pas cessé de prévenir les dirigeants.
Un autre exemple : le frère d'Hans Thilo Schmidt déjeune avec Hitler le 17 février 1940.
Rudolph est maintenant à la tête du 39^{e} corps blindé qui va lancer une attaque sur la Hollande en mai 1940. C'est lors de cette réunion qu'Hitler décide de faire une percée sur les Ardennes dans l'axe Sedan-Saint Quentin-Abbeville, ce qui rendra inutiles nos défenses et la ligne Maginot.
Hans Thilo Schmidt fait parvenir l'information au Deuxième Bureau. Mais notre État-Major pensera cette tactique impossible, les Ardennes étant un obstacle infranchissable pour n'importe quelle armée. Ainsi de la ligne Maginot…
Nous sommes d'incorrigibles romantiques, nous n'aimons pas les traîtres qui écoutent aux portes et volent des secrets à leur propre frère, fût-il nazi. Nous aimons le duel, le combat en face à face.
Nous ne voulons pas comprendre l'utilité des « escrocs » pour la grandeur de notre pays. Ni du mensonge ou de l'intoxication. Nous n'avons imaginé

que tardivement qu'Hitler puisse tricher en passant par la Belgique et la Hollande.
Nous aimons des chevaliers au cœur noble, des hommes qui se battent pour un idéal.
Un peu comme nos soldats de la Première Guerre mondiale qui avançaient avec l'uniforme garance face aux mitrailleuses allemandes.
Écoutez la colère dans la voix du colonel Paillole :
« Lorsqu'un service de renseignements a la chance exceptionnelle de disposer d'un réseau de renseignements d'une valeur aussi sûre, lorsqu'il peut s'appuyer sur la crédibilité absolue d'un agent introduit comme par miracle depuis huit ans dans les secrets les plus intimes de l'adversaire, il est certes surprenant qu'il n'ait pas bousculé ses routines, brisé les méfiances, enjambé les obstacles et fait éclater la vérité au sommet de l'État. Dure loi de la discipline, elle imposait des contraintes à ses soldats, alors qu'il eût fallu des rebelles[8]. »
Des rebelles ? Des hommes qui vont désobéir aux ordres de la hiérarchie ?
C'est bientôt la Résistance et l'illégalité (à l'image de De Gaulle à Londres) que vont choisir le colonel Paillole et les hommes du Deuxième Bureau, la clandestinité, l'alliance avec les hors-la-loi, la trahison, sauvant l'honneur des services secrets français et ouvrant encore une fois des perspectives insoupçonnées à notre morale française.

12 novembre 1942 à Marseille

Les bottes nazies submergent déjà la « zone libre » et envahissent le sud de la France, elles vont bientôt remplir les prisons et assassiner tous ceux qui s'opposent à leur règne de terreur.
Les combats font rage en Algérie et en Russie. Les vagues de sang déferlent sur les murs de Stalingrad, de Londres, de Pearl Harbour, et se retirent dans un silence de mort. Des millions de morts.
Blémant est recherché par la police de Vichy – 31 ans, visage d'enfant, des yeux de fauve. Blémant attend de fuir la France avec l'aide des pires truands de la ville : Joe Renucci, les frères Guérini, René le juif et toute la pègre marseillaise qui a choisi la Résistance plutôt que la collaboration.

Imaginez la scène : nous sommes dans un appartement du quartier du Prado. Il est 3 heures du matin.
Blémant est le seul flic dans la pièce ; autour, des mecs sortis des montagnes corses les plus arides, les plus difficiles d'accès. Ils jouent aux cartes ? C'est possible. Y a-t-il des filles autour ? Sans doute, mais alors les plus belles de la ville – bas résilles et souplesse des jambes, des voix de Joséphine Baker habituées à chanter dans les cabarets somptueux de ces hommes : proxénètes et restaurateurs, trafiquants d'opium et braqueurs de fourgons postaux.
Imaginez les tronches : chapeau sur la tête, flingue dans la poche, rouleau d'or et sourire à terroriser n'importe quel pigeon dans n'importe quelle rue de Marseille, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit…
Mais c'est la guerre, et pour combattre les « têtes blondes » aux ordres d'Hitler, pas besoin de moralistes au cœur tendre, prêts à dénoncer les méthodes et les alliances troubles. Non, la France a besoin de soldats, la France a besoin de tueurs.
Blémant n'est pas là pour arrêter les truands, mais s'en servir et défendre la France. Son idée de la France, proche de celle de Churchill.
Dans cet appartement du Prado, Blémant regarde par la fenêtre : ce 12 novembre 1942, les blindés nazis défilent déjà sous la pluie fine.
Les guerriers de l'Est descendent la Canebière, s'infiltrent dans les casernes abandonnées et les hôtels, les immeubles encore intacts de la cité phocéenne, à la recherche des résistants, des juifs et de tout ce qui pourrait nuire à l'instauration du régime de la terreur.
Blémant se lève de table, va chercher sa valise et son arme. Il faut faire vite. Il est condamné à mort pour avoir tué des espions nazis. Les rumeurs d'exactions commencent à affleurer dans les couloirs de Vichy. Les disparitions d'agents. Les accidents de voiture. Les suicides étranges.
Les Allemands ont envahi la zone libre pour empêcher le débarquement américain en Provence. Et ils seront sans pitié. Blémant est avec le Soldeur, un juif marocain qui doit lui permettre de traverser la frontière hispanique. Un juif qui ne veut pas vivre les rafles dans les rues de Marseille.
Les deux hommes montent dans la Traction Avant en direction de l'Espagne.
Blémant veut rejoindre l'Algérie. Il croit en la victoire maintenant. Les Américains ont débarqué sur la côte nord-africaine il y a quatre jours.

Blémant veut rejoindre les 107 000 soldats alliés, les 200 bâtiments de guerre et les 110 navires de transport de troupes *made in* USA.
Laval a lancé ses chiens vichystes et les collabos à la poursuite de ce flic du contre-espionnage et Blémant n'a pas d'autre choix que de s'enfuir ; rejoindre l'Espagne pour échapper aux terribles sbires des Allemands devenus de plus en plus cruels à force de perdre lentement la guerre.
Et le voici, après les routes il marche maintenant dans la nuit pyrénéenne. Blémant a passé la frontière. Mais derrière lui des chiens se mettent à aboyer. Les gardes-frontières espagnols l'ont repéré.
Les coups de feu résonnent dans la montagne. Blémant marche de plus en plus vite, se met à courir avec son copain, le Soldeur… Les deux hommes plongent dans les fourrés, reprennent leur course. Mais le malheur s'acharne et Blémant tombe dans un ravin la tête la première. Se fracasse le crâne contre un rocher.
Nous sommes au mois de novembre 1942, et c'est comme si le noir s'était abattu d'un seul coup sur le monde. Schmidt ne donne plus de nouvelles aux Français depuis le déclenchement de l'offensive nazie sur la France. Il sait que les hommes du Troisième Reich ont découvert un espion dans le premier cercle du pouvoir.

Centre-ville de Berlin

Hans Thilo essaie de dormir. Les hallucinations le guettent. Les bruits dans les couloirs. Il fait le mort. Les ombres SS rôdent autour de lui comme des prédateurs assoiffés de sang, les hommes de la Gestapo et les agents secrets du contre-espionnage décortiquent les vies privées, écoutent les téléphones, fouillent les bureaux à la recherche de preuves.
Hans Thilo Schmidt n'arrive plus à dormir. Il regarde sa femme à côté de lui, se lève lentement jusqu'à la chambre des enfants. Il n'a pas voulu partir en France ni en Angleterre pour se cacher. Il n'a pas voulu abandonné sa femme et ses enfants à Berlin. Ni son frère qui fait maintenant le siège de Moscou avec sa division blindée. Il vit seul avec ses mensonges. Seul avec son argent et ses secrets d'État.
Hans Thilo Schmidt est dégoûté par les Français.Comment expliquer leur aveuglement ? Hans Thilo Schmidt est dégoûté par les nazis. Comment

expliquer leur folie ? Il faut imaginer ses réveils la gueule froide le matin au côté de sa femme. Le sommeil écrasé par l'alcool et les cauchemars. Le sommeil d'un homme seul au milieu des ruines de sa conscience.
Il faut imaginer les regrets : À quoi ma trahison a-t-elle servi ? Le gouvernement français n'a rien fait. À cause de son incompétence, son pacifisme, ses hésitations face à Hitler…
Il faut imaginer l'éducation de ses enfants ; le double jeu perpétuel du père qui leur ment. Les repas de famille avec son frère. Pourquoi lui a-t-il menti à ce point ? Pourquoi l'a-t-il manipulé avec autant d'audace et de cynisme ? Uniquement pour l'argent ? Pour les nuits et les belles femmes de Berlin, de Paris, de Lausanne ? Uniquement pour s'acheter une nouvelle maison ?
Souvenons-nous de la légende d'Abel et Caïn. La trahison du frère. La jalousie. Hans Thilo Schmidt a-t-il trahi son frère parce qu'il voulait sa mort ? Et peut-être est née dans son cerveau une nouvelle explication : « J'ai trahi parce que je suis anti-nazi… »
Hans Thilo Schmidt, combattant de la liberté. Hans Thilo Schmidt, démocrate. Non, il faut imaginer les réveils aux côtés de sa femme et de ses enfants. Pas de justification. Pas d'explication.
Hans Thilo Schmidt est au bord du vide et il le sait.
Pendant ce temps, Lemoine, son officier traitant, est à Marseille et n'a plus de nouvelles de lui depuis plusieurs mois.
Il sait que les nazis ont récupéré les archives de la police. Il sait que les ennemis sont à sa recherche et veulent trouver celui qui a donné des informations cruciales à l'Angleterre et la France. Lemoine n'aime pas les Anglais. Il ne les a jamais aimés. Il ne peut s'empêcher d'admirer la machinerie nazie. C'est déjà ce que pense Paillole en essayant de le faire rejoindre l'Afrique du Nord. Il veut que Lemoine quitte la France au plus vite. Il le fait surveiller par le portier de l'hôtel Splendide et par le patron de la police marseillaise, Oswald. Il le rencontre à la fin du mois de juin 1942 et l'oblige à quitter Marseille. Plus de trafics, plus de liens avec les voyous, plus de risque de le voir chuter entre les mains des espions nazis. Alors Lemoine arrive à Saillagousse avec sa femme, à la frontière espagnole. Mais les nazis le talonnent. Les Allemands reniflent sa trace comme des chiens enragés, jusqu'à ce jour de décembre 1942 où Lemoine apprend que son fils est otage de la Gestapo.

Lemoine est attiré à Paris et il va parler. Sauver sa peau et celle de sa famille.
Donner Hans Thilo Schmidt aux nazis…
Les hommes en noir sont venus un matin de printemps briser les meubles et les tableaux, ravager le salon et la cuisine, fracasser les tables et les chaises devant les enfants apeurés. Dans son appartement de Berlin, Hans Thilo Shmidt est traîné à terre devant sa femme, visage ensanglanté – tête contre le sol, une fois, deux fois. La haine des hommes en noir devant les miroirs détruits et la vaisselle en morceaux –, il est emmené dans une voiture à 6 heures du matin en direction de son destin, une prison du Troisième Reich, là où les hurlements des prisonniers n'ont aucune chance de résonner dans la ville.
Personne ne peut lui reprocher d'avoir crié de douleur, nuits blanches dans l'insomnie d'un monde qui se convulse. Ce sont des millions de survivants à Stalingrad, ceux d'Auschwitz et de Paris qui le remercient pour son courage ; ce sont les familles de Londres et celles d'Alger, tous les résistants d'Europe qui remercient Hans Thilo Schmidt pour sa trahison.
Ce héros oublié des manuels scolaires finit sa vie dans une cave, les ongles arrachés, les yeux rouges, la poitrine électrifiée par les bourreaux de l'inquisition nazie. Il donne les noms de ses contacts, les visages de Paillole et Rivet, les descriptions physiques, la couleur des yeux, les imperceptibles rides et les lieux de rencontre, tous les détails qui permettraient aux hommes en noir de faire durer la guerre.
Ce sont des milliers de bombes qui s'écrasent sur Berlin et Dresde, des centaines de milliers de soldats qui périssent dans les charniers d'Ukraine, les chars allemands bloqués devant Stalingrad, qui reculent dans les montagnes de Sicile et celles de Calabre – et un homme, un seul, torturé des jours et des jours dans une prison allemande.
Le bonheur et la liberté sont-ils quantifiables ? Combien de divisions armées pour un seul espion ? Combien d'innocents sauvés grâce à Hans Thilo Shmidt ? Combien de femmes épargnées par les prouesses de notre espion, toutes celles qui ont pu revoir leur mari après la guerre et les aimer encore et jouir.
Et combien d'hommes vont aussi sortir de la guerre en ayant perdu tout espoir, torturés dans les camps par les sbires de Mengele, découvrant les charniers et les chiffres hallucinants des victimes ; des Français, ébranlés

dans leur valeurs morales, se reconvertissent bientôt en soldats dans les plaines d'Indochine et les déserts algériens…
L'apprentissage de la torture n'est pas un art, mais un tombeau que l'on referme sur soi en oubliant le monde.

2.

Le trafic pour vocation

C'est la fin de la Deuxième Guerre mondiale. La France est humiliée et détruite. Les soldats allemands ont laissé place aux soldats américains sur notre territoire et voilà que Staline commence déjà à dévorer l'Europe de l'Est en installant des gouvernements fantoches à son service. Dés la fin des années 1940, la Pologne, la Tchécoslovaquie, l'Albanie, la Yougoslavie, la Roumanie et la Hongrie ont déjà basculé dans le camp stalinien, écrasant la démocratie pour installer des dictatures sans pitié. Mais les communistes ne comptent pas en rester là.

La révolte gronde dans les ports français et des grèves de plus en plus puissantes bloquent les usines et les industries. Les communistes tricolores (CGT et parti de Thorez) font tout pour saboter le plan Marshall et ronger la IV^{e} République si fragile.

Arrivés en tête aux élections législatives de 1945 avec plus de 27 % des voix, présents dans toute l'industrie portuaire de l'Atlantique et la Méditerranée, les marxistes n'ont jamais été aussi proches du pouvoir. Surtout que les scandales de corruption et le chaos de l'après-guerre ont écarté les plus talentueux de nos démocrates (le colonel Paillole, le colonel Passy et de Gaulle mis à l'écart en 1946 des postes d'influence).

La peur d'un coup d'État règne à tous les étages de la société française. Les syndicats de la CGT sont pointés du doigt comme les frères d'armes des communistes. L'Italie est dans la même situation, au bord du chaos et de la guerre civile. Tous les partis démocratiques (du MRP aux socialistes de la SFIO) s'allient alors pour contenir la menace d'une prise de pouvoir des hommes de Staline, profitant de la manne du plan Marshall et de la CIA pour payer leurs campagnes électorales[9].

L'un des pactes les plus dangereux de l'histoire du XX^{e} siècle se forme alors dans les coulisses du monde libre. Les démocraties et les services secrets de la CIA et du SDECE (successeur du Deuxième Bureau de Paillole) décident de sécuriser les ports de la Méditerranée, en s'alliant avec les familles de la

pègre sicilienne et corse. C'est ce qui donnera naissance à la French Connection et à l'un des trafics de drogue les plus puissants depuis les guerres de l'opium entre l'Angleterre et la Chine au XIX^{e} siècle. Comme si l'ouverture des frontières et la mondialisation était liées depuis le début à l'essor des mafias.

Marseille, avril 1950

Un visage limé par le soleil, les yeux bleus, les lèvres hautes. La tête du gréviste fracassée contre le sol, les dents qui giclent à l'extérieur du crâne. Son drapeau rouge arraché, mis en lambeaux, les mains écrasées par la meute des assaillants, les côtes en miettes, la colonne vertébrale qui se tend, à la limite de la rupture. Le cœur du gréviste va se figer. Les poumons du gréviste vont se bloquer. Le crâne du gréviste va éclater. Non, la meute des hommes se remet en marche et le laisse agonisant sur le sol. Les hommes au pas de course sur la ligne des docks, ils courent sur les quais au milieu des marchandises, de plus en plus vite à la recherche des autres proies, autour des hangars vides et des affiches collées sur les murs : images de Staline, de la CGT, réunion syndicale, sabotage programmé de l'industrie portuaire.
Les cogneurs viennent des villages corses, des montagnes arides : briseurs de grève, repris de justice, voleurs, joueurs, menteurs, trafiquants de piastres, d'or et de femmes.
Regardez un peu ces visages durs, ces mains froides de paysans, armés de crans d'arrêt et de barres à mine. Cette violence qui gronde dans les poings, les pieds, les têtes.
Marseille se convulse sous un ciel noir, en ce mois d'avril 1950. Vous êtes sur les docks de Marseille à courir avec les jaunes, les « salauds », nettoyeurs des quais de marchandises, payés par la CIA d'Irving Brown, hommes de main des frères Guérini, truands notoires dirigés d'une main de fer par Robert Arthur Blémant.
Vous détestez les communistes. Vous détestez les sabotages de navires.
Vous êtes de l'autre côté de l'histoire, celle de la réaction et du capitalisme, de la mafia, avec les hommes de main du pouvoir socialiste – Jules Moch a montré l'exemple. Le ministre de l'Intérieur SFIO, le fidèle de Blum, a

déclaré la guerre aux communistes depuis trois ans. Il s'est rallié au camp des Américains sans trembler.
Vous êtes en train de poursuivre les grévistes autour des hangars, c'est la nuit encore, vous entendez les cris des hommes autour de vous. Il y a Jo, un ancien joueur de cartes endetté jusqu'à la moelle ; Cesari, un boxeur qui s'est mis à boire du whisky pour oublier la mort de son fils ; Polo et « Gueule de pioche », hommes de main des clubs qui pullulent sur la Canebière, près du Vieux-Port, au Panier ; tous vos nouveaux copains sortis de prison depuis une semaine, anciens collabos de la Milice recyclés dans la lutte contre les communistes, la plupart truands et receleurs, vendeurs de drogues – ça y est, ils sont là, bloqués contre un énorme silo qui longe les quais. Les grévistes ne peuvent plus s'enfuir. Ils se blottissent comme des enfants et vous êtes une cinquantaine de fous furieux armés de crans d'arrêt, de matraques, de poings américains.
La guerre froide a commencé dans toute la France, elle va durer plus de cinq décennies. Ici, pas de discours, pas de compromis, pas de revendications : la Guerre froide, claire comme du cristal.
Vous ne faites pas de politique. Vous travaillez pour la pègre. Vous êtes un des hommes du clan Guérini, du clan Renucci, du clan Orsini. Votre objectif est de reprendre le port de Marseille. Rien de plus. Décharger les caisses en provenance d'Indochine, celles qui arrivent avec les cadavres des soldats français. Toutes ces caisses remplies de morts à l'odeur délicieuse.
L'opium ensevelit ses douleurs sous la nuit.

Indochine, même époque

Les rues de Saigon sont plongées dans le coma. Les attentats terroristes se succèdent dans le centre-ville. Mao a déjà pris le pouvoir à Pékin. Staline règne sur les trois quarts de l'Europe et lorgne sur la France avec gourmandise. Saigon, dans la chaleur d'une guerre qui s'éternise, se délite en une lente destruction de notre Empire sous les assauts des communistes.
Ce ne sont plus les blindés allemands qu'il faut détruire, mais les résistants Vietminh qui se cachent sous les yeux des femmes. Elles sont séduisantes et dangereuses comme les grenades qui explosent subitement dans les cafés et les hôtels.

Regardez cet homme entrer dans l'hôtel Continental, à Saigon : pas plus de 1,75 m, la trentaine robuste et l'esprit vif, Boué-Lahorgue rejoint sa femme, plus belle qu'une gravure, blonde au teint de jaspe, blanche comme les jupes des Asiatiques qui se promènent sur la rue Catinat.
Gaston Boué-Lahorgue est jeune, à peine trente ans, il travaille pour la Direction de la surveillance du territoire ; créée en 1944 et présente dans cette colonie à plus de quinze mille kilomètres de la France.
Boué-Lahorgue, son nom travaille mon esprit depuis l'adolescence. Je me souviens des paroles de mon père sur son enthousiasme, son caractère difficile et ses connaissances de tous les trafics.
Ce fut son premier patron juste après les événements de Mai 68 : « Un type intelligent qui sculptait dans son bureau des visages asiatiques, un homme né dans les colonies, à Madagascar. »
Graham Greene lui rendra hommage dans son livre *Un Américain bien tranquille*, le peignant sous les traits du commissaire Vigot, mélancolique et sobre.
Je veux rentrer dans la mémoire de cet homme qui viendra se perdre à Dijon pour oublier les scandales (l'affaire Ben Barka évidement). Je veux retrouver la musique de Saigon, le trafic d'opium aboli en 1945, repris en main par les truands et les hommes des services secrets, je veux plonger dans l'histoire de France et la tenir aux entrailles…
L'opium donne la force d'affronter la mort avec une douceur inégalée. L'opium donne la lucidité. C'est l'opium qui vous donne la force d'affronter la guerre sans baisser les yeux. Les charniers, la douleur des familles. L'opium qui vous permet d'oublier votre pays ou la disparition d'un ami. Vous vous donnez à l'opium comme à une femme sublime et terriblement cruelle.
Au sud de Saigon, le calme règne. Plus de 35 degrés à l'ombre, l'humidité brûlante. Vos gestes sont lents, de plus en plus lents à mesure que les heures s'allongent.
Vous voilà maintenant au cap Saint-Jacques, en Indochine. Vous êtes un militaire, vous déchargez les caisses une à une avec vos hommes. Vous entendez les tirs d'entraînement autour de vous, les hurlements des hommes du Service Action qui entraînent les Indochinois des hauts plateaux, peuples Méos des montagnes, ces dizaines de tribus qui ont décidé de combattre pour la France.

Vous entreposez les caisses d'opium dans les navires partant pour Shanghai ou Marseille.
Vous travaillez pour le général Salan, le commandant en chef de l'Indochine après la mort du général de Lattre. Le général Salan est l'un des plus grands opiomanes qu'ait connus l'armée, plus de quinze pipes d'opium par jour après qu'il eut déclaré la guerre à de Gaulle en Algérie, en prenant la tête de l'OAS.
Salan, la lente et inexorable dérive d'un héros de la Première Guerre mondiale, de la Deuxième, figure fascinante de notre pays en conflit contre le monde entier, vaisseau ivre dans les labyrinthes de la guerre froide.
L'opium et Salan règnent sur l'Indochine comme une ombre menaçante. L'opium, comme une tradition française qui permettait à l'Indochine avant-guerre de payer ses dettes : plus de 30 % de son budget en 1939.
Vous vous désincarnez avec la fumée de l'opium, vous êtes maintenant sur les hauts plateaux au nord de l'Indochine, près de Dien Bien Phu et de la frontière chinoise, à plus de 1500 kilomètres au nord de Saigon, vous êtes avec les agents secrets du GCMA (Service Action en Indochine) à la recherche de partisans pour continuer la guerre.
Depuis la grande défaite de Cao Bang en 1950, les services secrets français tentent de réinventer le combat en utilisant les méthodes de leurs adversaires. Recruter les Vietnamiens pour lutter contre les Vietnamiens. Subversion, guérilla. Ce que nos résistants ont fait de mieux pendant la Deuxième Guerre mondiale. La guerre subversive que les Américains enseignent encore maintenant dans l'école de West Point.
Former les unités d'élite en allant chercher des villageois des hauts plateaux où se cultive l'opium depuis des centaines d'années. Et puis ramener à Saigon les soldats indochinois et la drogue dans les hélicoptères et les avions de l'armée française. S'allier ensuite aux pirates du Binh Xuyen. Les bandits noirs des marais.
Offrir aux gangsters qui ont choisi de défendre notre cause la police et le trafic de drogue.
« En 1954, le chef militaire des Binh Xuyen, La Van Sang, était directeur général de la police à Saigon et les Binh Xuyen contrôlaient toute la région de la capitale ainsi que le couloir de 90 kilomètres reliant Saigon au cap saint Jacques[10]. »

Propriétaire de dizaines de bordels, de casinos gigantesques, le Grand Monde à Cholon et la Cloche d'Or à Saigon, les Binh Xuyen avaient le soutien de nos politiciens. C'est d'ailleurs l'homme de De Gaulle en Indochine, l'amiral Georges Thierry d'Argenlieu, qui recommanda l'ouverture de ces lieux pour financer le gouvernement colonial de Cochinchine. Amener les cargaisons du Nord jusqu'au Sud. Faire le lien entre les tribus méos et les mafieux du Binh Xuyen, voilà la mission des nettoyeurs.
« Après avoir collecté l'opium de la récolte du printemps, Trinquier chargeait ses hommes de le convoyer par avion jusqu'au cap Saint-Jacques, où l'école du Service Action assurait l'entraînement des mercenaires sur une base militaire. Il n'y avait là ni douaniers ni policiers pour empêcher ces livraisons illicites ou pour les dévoiler. Du cap Saint-Jacques, l'opium était transporté par camion jusqu'à Saigon, 90 kilomètres plus loin, où il était livré aux bandits Binh Xuyen qui faisaient office de milice dans la ville et s'occupaient du trafic d'opium sous la supervision du capitaine Antoine Savani du Deuxième Bureau… Les Binh Xuyen partageaient leurs recettes avec le GCMA de Trinquier et le Deuxième Bureau. Le surplus d'opium que les Binh Xuyen n'arrivaient pas à écouler était vendu aux marchands chinois qui l'exportaient vers Hong Kong ou bien aux organisations criminelles corses de Saigon qui l'expédiaient à Marseille[11]. »

L'opium agit comme l'alcool sur les puritains, la haine et la peur se mêlent au silence, l'interdiction devient la maladie des justes.
L'opium agit comme l'alcool sur les truands du monde entier, un sourire et des mains qui s'agitent, de Saigon à Istanbul, de Marseille à Palerme ou New York.
Il est possible d'aimer la France, d'en être fier en ouvrant les dossiers des services secrets. Tous les dossiers.
Je suis en face d'un ancien patron du Service Action qui me dit : « La plupart des papiers ont brûlé au gré des changements de majorité présidentielle… »
La parole sacrée des politiciens en France, avec son cortège de censure et de loi du silence.

Imaginez l'une des scènes les plus mythiques des années 1950, pas un rêve, non, même si son importance cruciale est plus proche de la légende, mais scène tabou par excellence, celle que tout le monde refuse d'assumer. Elle représente à peine quelques lignes dans les livres d'histoire ; même les hommes des services secrets en ont honte, en parlent à demi-mot tellement elle froisse notre *croyance* en la politique.
Il s'agit presque d'un tableau, la composition d'un peintre qui voudrait saisir les secrets d'une époque, un artiste qui connaîtrait les affres de l'héroïne, la beauté de la drogue et la beauté du diable, sa séduction. Francis Bacon serait le peintre parfait ; avec le musicien Miles Davis, l'Américain, sa musique flotterait sur ce tableau.
C'est une scène presque abstraite tellement elle lie notre démocratie à la pègre. Une sensation vertigineuse nous plonge dans le doute. Une sensation que nous préférons refouler pour protéger nos croyances. Un tableau de Rothko, enflammé de rouge, abyssal, angoissant.
Une villa se dresse aux abords de Marseille, blanche au bord de la mer, superbe demeure à Carry-le-Rouet, à quelques pas de la maison de Nina Simone. Un escalier blanc devant la piscine et les voitures américaines garées devant les cyprès en contrebas, la douceur de l'été, l'odeur des pins et le bruit des cigales venant à peine sourdre sous la voix de la chanteuse américaine.
Des hommes surveillent les alentours. Ils sont armés, évidemment, et rôdent dans le jardin et dans la maison, siciliens et corses pour la plupart.
Nous voilà maintenant à l'intérieur. Nos yeux glissent lentement sur les meubles – antiquités italiennes, armoires et tableaux de maîtres, grande table en chêne au milieu du salon. Une cheminée est peut-être éteinte depuis des mois.
On entend des murmures, puis des éclats de voix – des enfants dorment à l'étage –, on entend surtout parler italien, anglais, puis quelques mots de français pour les détails.
Voilà la table sur la terrasse, les visages, les yeux, les rides et le silence.
D'abord Lucky Luciano : créateur de la Cosa Nostra, celui qui a convaincu dans les années 1930 tous les parrains américains (dont Al Capone) de s'asseoir autour d'une table pour discuter, organiser la distribution de l'alcool et des territoires pendant la Prohibition. Mais en ce début des

années 1950, l'héroïne a remplacé l'alcool, et il s'agit maintenant de discuter de son acheminement en Amérique.
À ses côtés, les deux frères de Calenzana, corses, Antoine et Barthélémy Guérini, très proches de Gaston Deferre qui leur doit toute la sécurité sur ses meetings, mais aussi le financement de la campagne qui s'annonce pour la mairie de Marseille en 1953.
Robert Arthur Blémant, l'ancien patron de la DST du sud de la France jusqu'en 1949, quarante ans à peine, dans la force de l'âge, l'ancien tortionnaire de la villa d'Ollioules, l'ancien résistant, héros de la guerre, l'un des piliers de la République secrète, est assis à la table.
Irving Brown, l'homme de la CIA en Europe, le corrupteur en chef des ports de la Méditerranée, l'un des génies des services secrets de l'après-guerre, nettoyeur numéro 1 de tous les cocos de la CGT, créateur de Force ouvrière lors des manifestations de 1947 pour affaiblir les autres syndicats, s'est joint à la rencontre.
Reprenons encore une fois : Irving Brown, l'homme de la CIA, sourire enjôleur et accent new-yorkais, Robert Blémant, l'œil des services secrets français, le regard vif, Antoine et Mémé Guérini, les grands frères, visage coupés à la serpe ; Lucky Luciano, créateur de la Cosa Nostra, le bâtisseur d'empire, l'un des hommes parmi les plus puissants du XX^{e} siècle selon le magazine *Time*.
Leur implication dans la guerre froide est totale. Prendre possession des docks à Marseille et Naples, Palerme et Toulon, Nice, Brindisi, Catane. Tuer les opposants. Intimider les communistes. Corrompre les syndicalistes.
Il faut faire passer encore une fois la caméra sur les visages, plus lentement, plus calmement, prenons le temps de regarder les rides et les yeux : Irving Brown, lunettes noirs et rondeurs du visage, syndicaliste américain né le 18 novembre 1911 à New York, dans le quartier du Bronx. À peine 1,70 m, le ventre rebondi à force de manger et de boire du bon vin, un ancien camionneur qui a déjà aidé les services secrets américains à débarquer en Sicile. Il connaît la mafia et la douceur de Palerme.
Au tour maintenant de Robert Arthur Blémant, yeux bleus, à peine blond, le visage tout en rondeur, déjà propriétaire de pas mal de restaurants et de bordels à Tanger et Marseille, le Perroquet Bleu, boulevard des Dames, le Versailles, rue Sénac. Sa hanche le fait souffrir depuis sa chute dans le ravin

en Espagne. Sa tête fracassée contre une pierre lors de sa fuite lui donne encore des insomnies.
Oubliez les archives et les livres d'histoire, oubliez les détails inutiles sur les élections en France et les discours politiques, vous êtes devant l'une des scènes fondatrices de la French Connection, mais pas seulement. C'est aussi l'une des scènes fondatrices de la démocratie d'après-guerre.
L'héroïne est le prix à payer pour que les ports de Méditerranée appartiennent au monde libre.
Il ne s'agit pas d'un complot, ni d'une conspiration. Simplement des intérêts partagés de puissantes organisations de l'après-guerre. Les familles corses (pas seulement les Guérini, mais aussi les Renucci, les Mondolini et les Orsini dont le commissaire Blémant avait réussi à gagner la confiance) ont profité des largesses de la CIA et des services secrets français. Personne n'a décidé d'organiser en amont la French Connection, ni les politiciens, ni la police : ce sont des multitudes de familles de la pègre (siciliennes et corses, mais aussi indochinoises avec les Binh Xuyen) qui, en échange de la sécurisation des ports de Saigon et Marseille, vont lentement faire monter la production d'héroïne et son acheminement aux États-Unis. Personne, ni les services secrets, ni les politiciens, ne pouvait imaginer les dizaines de milliers de morts d'overdose qui allaient survenir dans les décennies suivantes. Personne n'en avait jamais fait l'expérience. Tout s'est fait dans le chaos et l'improvisation.
Requiem pour ces dizaines de milliers de camés soldats de notre démocratie, rendons hommage à ces hommes et ces femmes qui vont s'ouvrir les veines pour goûter au plaisir de la drogue.
Le plan Marshall est le prix à payer pour sortir la France des griffes de Staline ; Irving Brown sur les quais de Marseille, Naples, Palerme et Toulon : les dollars plein les poches pour payer les truands sur les docks.
Combien de fois avons-nous entendu ces phrases pleines de bon sens : « Comment ça ? La police et les hommes politiques traînent avec les mafieux ? Ces hommes trahissent nos idéaux… Oui, mesdames et messieurs, c'est tout notre système politique qui est pourri ! »
Et les communistes de se complaire dans la dénonciation de la corruption de nos dirigeants, leurs relations troubles dans les milieux du crime. Et les nostalgiques de Vichy de répandre leur aigreur, regrettant la gentillesse et la

discipline des Allemands… Sans parler de nos trotskystes prêts à tout pour rejeter ce monde, synonyme du Diable et du Mal incarnés.
Ayons le courage d'accepter les racines de notre histoire, l'immoralité constitutive de la République française d'après-guerre.

3.

Rendre les coups

Maroc, Casablanca, novembre 1952

En pleine nuit, Tony[12] se glisse dans la médina, invisible dans sa djellaba noire ; l'odeur des clochards en train de dormir le long des magasins ne le gêne pas, les rats qui avancent sous ses pieds ne le perturbent pas.
Il fait partie de l'Organisation.
Il se glisse en silence entre les corps, les masses inertes, des yeux s'allument, des corps se rendorment, personne ne voit son visage, personne ne connaît son visage, Tony progresse doucement dans les rues, scrute chacun des corps enfouis dans des matelas de fortune, écrasés par le sommeil dans les travées, aux bords des magasins, dans les bus et les voitures, dans les carcasses abandonnées dans la poussière, au milieu des chiens qui traînent et les chats des rues qui le regardent avec des yeux rouges.
L'Organisation lui a dit : « La cible adore voir mourir les flics français… Tue-le… »
La mort n'est rien, c'est la peur de la prison qui vous tient le cœur en étau. Le meurtre n'est rien, surtout la nuit au milieu de la médina, dans les restes de moutons grillés sur le trottoir, les épices, l'odeur des hommes qui ont travaillé tout le jour.
Appelons donc notre homme Tony : C'est un Blanc, un pied-noir, yeux gris, presque verts, 1,75 m à peine qui marche voûté en permanence, un boxeur, un taureau.
Il est né en 1928, il a vingt-quatre ans, des parents socialistes, la tradition des Jules Ferry, la beauté des colonies, aider les peuples à devenir français. Mais en 1952, c'est la Révolution, la haine des colons qui trustent les postes d'influence à Tunis, à Rabat, à Casablanca et dans les moindres villages d'Algérie qui commencent à se réveiller en croyant à la Révolte du Sang.

Tony le sait : tous ces peuples du Maghreb devraient rester français, ne pas abandonner l'Empire, « nous allons changer, nous allons les aider à devenir libres, les salaires égaux, mais tout cela demande du temps, soyez patients, n'écoutez pas les révolutionnaires de Paris et de Moscou, n'écoutez pas tous ceux qui se servent de la Révolution pour faire comme les pires de colon ».
Son premier meurtre dans un bus à Rabat, les balles qui perforent le crâne de la victime en silence, deux fois de suite, il ne voit pas le sang, il ne voit pas la souffrance, il ne connaît pas le nom, rien d'autre qu'un contrat avec l'Organisation.

Les années 1950 plongent la France dans le doute. La peur règne à tous les étages de l'Empire ; de Saigon à Alger, de Casablanca aux coraux du Pacifique.
La Nation se relève à peine de l'humiliation infligée par les Allemands, violée pendant quatre ans par les centaines de chars, d'avions de chasse, les uniformes nazis et toutes ces bombes qui ont détruit le paysage, les villes, les ports, les industries. Le souvenir de l'exode, toutes ces colonnes de civils fuyant l'arrivée de l'armée nazie. Des habitants écrasés par la misère. Qui basculent du côté de l'ennemi. L'outrage, l'agression, le sacrilège d'un territoire de 12 millions de kilomètres carrés. La profanation d'une histoire, la défaite d'un Empire. La France libérée par une armée étrangère, tous ces GI's américains venant frimer sur notre sol, la France dont l'orgueil n'a d'égal que sa faiblesse, s'invente un passé de résistant, comme un mensonge collectif pour essayer de tenir au milieu de la folie qui rôde dans les couloirs de l'Assemblée nationale.
Un Empire qui vacille, titube et tombe dans les convulsions de la guerre froide. Une gigantesque masse de terre, de minerais, de pétrole, de déserts, des longues rizières du Tonkin aux étendues désertes du Sahara, l'aventure de la France brisée par l'Histoire.
Le Mufti de Jérusalem s'était allié aux nazis pendant la Deuxième Guerre mondiale. Mohammed Amin al-Husseini avait rencontré Hitler et adoré sa conception du monde. La haine des juifs et des empires français et anglais.
De Gaulle et tous les présidents de la IV^{e} République se méfient maintenant des musulmans indépendantistes.

Mais les massacres de Sétif, ordonnés sous le gouvernement de De Gaulle, ceux de Madagascar, sous celui de Léon Blum, Paul Ramadier et Robert Schuman n'ont fait que repousser de quelques années le problème des colonies. Car les mouvements indépendantistes marocains et algériens continuent de grandir doucement dans les maquis et les centres-ville.
La France des Edgar Faure et Paul Ramadier décide alors de tuer les têtes pensantes de l'activisme indépendantiste. Créer une organisation de meurtriers pour calmer les foules. Couper les têtes. Trancher dans le vif d'une révolte qui ne pourrait que jeter la France dans les oubliettes de l'Histoire. Embaucher des centurions sans scrupule pour protéger nos frontières, nos valeurs, des légionnaires qui élimineraient nos ennemis dans le silence.

Casablanca, ce 8 décembre 1952

La foule musulmane avait surgi des faubourgs et de la Casbah pour se venger ; la foule ivre, chancelante, la colère informe, un orage de corps tenu par l'odeur du sang, une explosion de violence qui se nourrit de sa propre haine. Punir la mort de Farhat Hached assassiné à Tunis, leader indépendantiste éliminé par les colons. Les Marocains se sentaient solidaires de ce syndicaliste de la CGT qui soutenait les indépendances arabes.
La masse tangue et se disperse dans le vieux quartier des Carrières, se resserre et puis s'avance vers le commissariat central. Ce ne sont plus des hommes ou des femmes, mais un flot de sang, de nerfs dilués dans les bras et les jambes ; ce ne sont plus des noms ou des familles, mais une arme lancée au hasard dans les rues, une arme qui s'éparpille et se dissipe, l'inconscient collectif d'un peuple qui se venge. La foule, sous le ciel, se retourne dans un bruit de tempête. Trois jours et trois nuits d'émeutes en plein centre-ville, la foule a tué les protecteurs des colons ; des dizaines de morts, des musulmans pour la plupart qui soutenaient la France hésitante, la France perdue dans le règne des partis, les remises en cause, les regrets, les scandales à Paris. En Algérie, on les appellera les harkis, ceux qui ont cru à l'Empire et se sont fait massacrer pour notre pays.

L'Organisation décide de venger les musulmans déchiquetés par la foule indépendantiste.
Tony surgit avec ses hommes, un Herstal 7,65 au poing.
L'Organisation lui donne le nom d'un avocat, Omar Slaoui, le théoricien de la foule, celui qui justifie la foule, qui adore la foule, veut devenir la foule, la manipuler, l'accompagner, la suivre jusqu'à l'indépendance de son pays – qu'elle devienne sa main, une foule de jugements, une foule de peines de mort, une foule de sang dans les rues arabes pour chasser la France du Maghreb.
Tony devient le chien de chasse, le chef de meute de l'Organisation, avec ses hommes il traque les têtes pensantes de la foule. Cible numéro un, Omar Slaoui. Il rentre chez lui, gare sa voiture, éteint le moteur. Tony surgit à la fenêtre de l'auto et regarde sa proie, pour la première fois il est face au visage de sa victime – yeux noirs, peau brune, veste noire et chemise rouge –, la mort n'est rien pour un tueur, c'est la vie qui l'étreint et la foi en l'avenir. La première balle tranche la gorge, la deuxième se loge dans la poitrine, à quelques centimètres du cœur, Omar Slaoui s'effondre.
Tony gravit lentement les marches de l'Organisation.

24 décembre 1953. Un Noël à Casablanca

Une bombe qui explose dans un marché. Nous sommes quelques secondes après l'attentat. Le bassin de la mère au milieu de la rue, sanguinolente, le haut du corps déchiqueté. Le bébé s'est écrasé contre un mur. Des dizaines de litres de sang qui éclaboussent les murs et les visages des blessés. Des dizaines de kilos de chairs qui s'enroulent autour des devantures des magasins, des étals des fleuristes, la viande des animaux et des hommes qui se mêle à la pierre, une bombe au milieu de la foule, une bombe qui ouvre le cycle des attentats en Afrique du Nord, la volonté des indépendantistes se mêlant à la volonté des bombes qui frappent les esprits et les corps.
Le souffle à 11 heures et demie du matin, la puissance d'une bombe à 2 400 degrés, un cercle de violence qui s'ouvre au ralenti – imaginez un peu le rythme de sa course au travers des chairs innocentes.
Un Noël à Casablanca, la liste des cadeaux éparpillés sous le ciel : voyez un peu la tête du père, un sourire de carnaval au milieu des fruits tombés par

terre, les bouts de métal plantés sur le torse du fils, la brûlure des yeux grands ouverts, le petit-fils de cinq ans prostré devant la foule déchiquetée.
C'est les cris du matin de Noël, les passants en train d'hurler au milieu des cadavres, peaux grenelées par l'horreur de l'explosion.
Pas la peine d'hurler à l'immoralisme des attentats arabes.
La barbarie n'a pas de frontières – bombes américaines et anglaises au-dessus des villes européennes en 1944, de Dresde et Nagasaki, montent les cris des innocents.
L'homme n'est pas l'héritier des anges, mais des forces terrifiantes des tsunamis et des volcans en éruption.
L'homme se rapproche peu à peu des astres : étoiles incandescentes, charniers gigantesques.

Tony regarde les vingt-sept cadavres et les corps des blessés, les organes des victimes accrochés aux murs comme des guirlandes de Noël.
Tony fait partie de la police. Tony fait partie de l'Organisation.
Deux jours plus tard, il a les noms.
Tony se rend dans les bureaux de Tahar Sebti, dans le centre-ville de Casablanca. Une bombe sur le balcon avec ses hommes. Qui explose sans faire de victime – attirer l'ennemi.
Tahar Sebti sort enfin de chez lui – le piège se referme, Tahar se gare à proximité de ses bureaux détruits lorsque Tony se poste à la fenêtre de sa voiture : deux balles dans la tête pour le financier des poseurs de bombes.
Tony se rend au domicile de Baby Berrada, l'attend devant sa maison – regardez un peu Berrada revenir de la ville avec son fils –, deux balles dans la tête pour le père de famille.
Tony n'est pas un meurtrier. Tony n'est pas un monstre. Tony est le centurion d'une France qui ne veut pas perdre son Empire. Tony est un terroriste comme les ennemis qu'il combat.
Deux jours plus tard ; un camion bloque le véhicule d'Ahmed Slaoui au milieu d'un carrefour. Oh ! À gauche ; regardez un peu le conducteur distrait qui a failli percuter la voiture d'Ahmed Slaoui ! Non ! Regardez de l'autre côté… c'est la voiture de Tony qui avance doucement sur sa droite…
BLAM ! BLAM ! Deux balles dans la tête pour le trésorier des indépendantistes.
Tony doit terminer son travail.

Omar Drissi est dans la casbah, entouré de ses amis, il glisse entre les ruelles illuminées de cuivre et de fruits rouges. Omar Drissi serre les mains, il est protégé au milieu de la foule qui le soutient, le connaît, l'encourage : une balle dans la colonne vertébrale, une balle dans la tête.
La tragédie ne fait que commencer. La France se décompose de Dien Bien Phû à Casablanca, ces centaines de milliers de bombes, ces centaines de milliers de morts dans les camps des prisonniers et dans les villes.
Les meurtres n'ont jamais calmé la foule.
8 mai 1945 à Sétif en Algérie, la foule est une mémoire gorgée de sang.

Une Organisation de tueurs – policiers, truands, militaires – dirigée par quelques hommes à la tête de l'État. Des politiciens élus par le peuple. La démocratie française est née dans les coursives de la guerre : l'Organisation est la fille de Londres. En ouverture, Churchill et de Gaulle avancent sur la scène, acteurs principaux de notre histoire de France. La modernité de notre nation, sa violence et sa cruauté, est née dans les rues de Londres et sous l'occupation allemande.
L'Organisation n'est pas seulement la Main rouge, une officine du SDECE qui tua plus de 200 trafiquants d'armes et « rebelles » pendant les guerres d'indépendance au Maghreb et en Algérie, de 1952 à 1962. Elle est surtout la fille du SOE anglais, des services secrets de Churchill. C'est le Premier ministre anglais qui a lancé les bases de l'Organisation de tueurs que la France va déployer à partir de 1941.
C'est Churchill qui a donné à de Gaulle et au BCRA les armes, les parachutes, les avions, les aéroports et les sous-marins, les radios, toute la galerie logistique, les méthodes d'insurrection, les techniques de sabotage – tuer, trafiquer, mentir. Apprendre les techniques de combat, le maquillage, la dissimulation, la construction de pièges et d'explosifs. L'Organisation doit toute sa force et son intelligence, sa malice, son machiavélisme, aux Anglais. Au génie de Winston Churchill.
Mais nous avons refoulé, oublié, renié l'apport des Anglais, et du service secret britannique d'action, le SOE. Par arrogance et patriotisme.
Écoutons l'un des meilleurs spécialistes des services secrets français, un ancien résistant : Jean-Louis Crémieux-Brilhac. Nous sommes en 2004, il préface un livre qui n'avait jamais été traduit en France :

« La fin d'un scandale ? La parution en français du "SOE en France" de Michael Foot n'est possible aujourd'hui que grâce à la levée d'une mise à l'index imposée durant quarante ans […]. Ni l'histoire diplomatique, ni l'histoire littéraire n'offre rien de comparable […]. Ce livre, rédigé à Londres sur commande gouvernementale avec l'assentiment du Premier ministre de l'époque, a été interdit de publication française pendant près d'un demi-siècle. »
Le livre de Michael Foot[13] nous raconte comment Churchill a piloté un réseau de Résistance « voulant mettre l'Europe à feu et à sang ». Avec les Jedburgs américains et le BCRA du colonel Passy, c'est toute la morale des dirigeants français d'après-guerre qui a été influencée par la Résistance, incluant l'utilité des meurtres pour sauver la France. Une certaine idée de la France, celle des républicains socialistes et gaullistes. L'union sacrée de la IV^{e} et de la V^{e} République.

Voici justement l'un de ses enfants : Bob Maloubier, une légende du SOE. Son portrait trône encore dans le centre d'entraînement du Service Action à Cercottes. Bob Maloubier fait 1,80 m et a quatre-vingt-treize ans. Toujours aussi vif et intelligent. Il est le créateur des nageurs de combat et l'un des derniers survivants du SOE de Churchill.
Maloubier ne garde pas ses secrets, il a cette mentalité assez anglaise de parler de ses erreurs et ses réussites avec l'intelligence d'un homme qui n'a pas grand-chose à cacher.
Il a trempé dans les plus grandes « aventures » de l'histoire des services secrets : recrutement de tueurs à gages pour le Service Action, création de la garde présidentielle d'Omar Bongo en Afrique, proche de Jacques Foccart, gaulliste convaincu.
Mais revenons un peu sur sa vie.
En juin 1940, il a dix-sept ans et cherche à rejoindre le général de Gaulle à Londres, rêvant de devenir un pilote de chasse pour la RAF anglaise. Il fuit Paris en direction de Bordeaux, puis de la frontière espagnole, avant de se faire refouler par les douaniers ibériques. Jusqu'à ce 8 novembre 1942 où il apprend que les Américains ont débarqué à Alger.
Embauché par Jacques Vaillant de Guélis, recruteur du SOE, en décembre 1942, il part en Angleterre pour s'entraîner dans la campagne,

puis risque sa vie pour aider la Résistance. Une balle dans le ventre en décembre 1943 après un parachutage près de Rouen. Bob Maloubier se fait tirer dessus par les nazis, mais réussit à s'enfuir dans la campagne glacée. Encore un parachutage dans le Limousin où il fera la connaissance du « préfet rouge », Georges Guingoin, communistes et résistant lui aussi.
Maloubier repart aussitôt en Indochine pour combattre les Japonais. Une balle dans le ventre en août 1945 au nord du Tonkin, Bob Maloubier perdu avec la Force 136 dans les jungles à la frontière chinoise, pissant le sang et à deux doigts d'être bouffé par les animaux et les insectes grouillants.
Bob Maloubier est revenu d'Asie en 1946 « avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux », traînant dans les bars et les bordels avec ses amis pour oublier la guerre. Un barbare de retour des pays chauds, n'ayant jamais fait d'études, ou alors si : le meurtre, le sabotage, la clandestinité… « J'étais paumé et impossible de savoir ce que j'allais devenir », me dit-il en finissant sa bière d'une traite, les yeux vifs et le verbe rieur. « Les services secrets français se reformaient petit à petit et j'ai reçu le coup de fil de Morlane, c'est comme ça que j'ai rempilé pour les services secrets français. »
Morlane, l'homme du RPF, le patron du Service Action, proche des gaullistes.
Regardez un peu l'un des créateurs de notre « Murder Incorporeted » à la française. Henri Fille-Lambie, alias Morlane ou capitaine Fillette, pas plus d'1,75 m, visage émacié, minces lunettes, yeux marron, front haut. C'est lui qui contacte les tueurs (avec d'autres officiers du Service 8, dont le capitaine Roussillat).
C'est lui qui donne la mort par procuration. Henri Fille-Lambie était résistant à Londres et aviateur hors pair, jeune téméraire qui venait livrer les armes et les instructeurs du BCRA, chercher dans les nuits de l'Occupation les résistants pour les conduire à Londres pendant la guerre.
Grâce à lui, Maloubier rejoint Perpignan en 1947, crée les nageurs de combat et les commandos du 11^{e} Choc, avant de rejoindre Toulon. Il y fait plonger ses agents secrets sous les porte-avions et les immenses navires, y améliore les techniques de plongée sous-marine, y construit des scaphandres, des combinaisons avec le commandant Cousteau, des mini

sous-marins pour aider les nageurs de combat du 11e Choc à se glisser plus vite dans les rades et les ports de toute la Méditerranée.

1er novembre 1954, les premiers assassinats du FLN surgissent dans les montagnes algériennes, la Toussaint Rouge allume les feux d'une guerre civile qui va durer huit ans. Maloubier a trente ans. Toujours ce bon vieux Morlane qui l'appelle à Paris pour les missions « homo ». C'est-à-dire des opérations meurtrières dans toute l'Europe.
Tuer les rebelles algériens. Tuer les trafiquants d'armes et tous ceux qui fomentent les attentats en Algérie. La guerre contre les terroristes du FLN a commencé. Et Maloubier me dit : « J'appelais ça Murder Incorporeted… »
Du nom des juifs new-yorkais qui s'étaient alliés avec les hommes de Lucky Luciano pour tuer leurs ennemis. Maloubier fera la connaissance des truands français dans les bars de Belleville, Jo Attia et sa bande de la rue Lepic. Éliminer les têtes pensantes des nationalismes arabes, en frayant avec le diable.

Ne jouons par les vierges effarouchées. Ne traitons pas de fascistes ces hommes qui utilisent la violence pour défendre la République française. Comme si le pays des droits de l'homme devait sans arrêt se comporter en pacifiste. Ne soyons pas naïfs avec la bestialité, la férocité, la brutalité nécessaires pour empêcher les terroristes de nous atteindre. La IVe République avait sans doute tort d'être aussi jalouse de ses colonies. Mais les nettoyeurs obéissent aux ordres de la République. Et ce n'est pas à eux de décider de la stratégie. Il y a une autre raison pour laquelle le meurtre de chefs ennemis a été autant utilisé par les services. Un assassinat dont l'importance est primordiale pour notre histoire de France moderne. Un crime à la base de notre liberté. Une exécution salvatrice pour les fondations de la France d'après-guerre : je parle du meurtre de l'amiral Darlan, en décembre 1942, à Alger.
L'amiral Darlan, pétainiste convaincu ; l'homme de Vichy qui s'est retrouvé presque par hasard à Alger lors du débarquement américain en novembre 1942. Il était venu au chevet de son fils malade et s'est retrouvé pris dans le débarquement américain en Afrique du Nord. Après une phase de chaos et de flottement, Roosevelt décide de lui donner les pleins

pouvoirs, espérant que Pétain viendrait lui aussi le rejoindre à Alger. Roosevelt se méfiait de De Gaulle.
Il s'est joué de peu que nous ayons un homme comme Darlan pour l'après-guerre. Nous ne saurons jamais ce qu'il se serait passé si les Américains avaient réussi à imposer l'une des pires crapules vichystes à la tête de la République française.
Mais un simple assassinat a changé le cours de l'histoire de France. Pour le plus grand bonheur de De Gaulle, qui a profité de l'occasion pour s'imposer comme le seul recours. L'assassin de l'amiral Darlan était l'un des amis de Bob Maloubier. L'un de ses collègues du lycée de Neuilly avant la guerre. Mais aussi un soldat de l'armée secrète du SOE : Fernand Bonnier de la Chapelle.
« C'est Churchill qui a monté le complot de l'assassinat de Darlan… »
Nous sommes début novembre 2012, dans un petit restaurant de l'Ouest parisien : Maloubier rigole des tours de magie de Churchill : « C'est l'homme d'État le plus intelligent et le plus malin du XXe siècle. Et de Gaulle a beaucoup appris en le côtoyant durant ses longues années à Londres […]. Les deux hommes ne voulaient pas d'un ancien collabo au pouvoir. De Gaulle voulait diriger le pays seul. »
Un télégramme très secret du 15/02/42 le prouverait *:* Churchill demandant au général de Gaulle s'il est au courant « d'une combinaison susceptible d'écarter l'amiral Darlan et de réaliser une coordination[14]. »

De Gaulle a toujours eu le sens des manipulations : son arrivée au pouvoir en 1958 (presque un putsch tellement il a utilisé les militaires et les services secrets) est à méditer dans toutes les écoles de science politique. Il a toujours profité des moindres opportunités pour arriver à ses fins.
Mais en 1942, c'est à Churchill qu'il doit la victoire contre les plans que les Américains avaient conçus pour l'après-guerre. Darlan est donc à la tête de la France, nommé par les Américains pour conduire la reconstruction du pays. Mais de Gaulle est fou de rage et Churchill est bien décidé à l'aider. L'opinion publique anglaise est d'ailleurs outrée par le choix de Roosevelt : impossible pour les sujets de la Reine d'accepter un homme (Darlan) qui s'est si bien adapté au pouvoir nazi.
La France moderne est en train de naître sous nos yeux. L'Organisation se hisse dans son ombre.

Nous sommes en décembre 1942 à Alger.
Regardez ce jeune type, à peine vingt ans, monarchiste français dans une église d'Alger. La lumière des vitraux tombe sur ses cheveux flamboyants. C'est un jeune résistant qui s'entraîne depuis des semaines avec les Anglais du cap Matifou, le SOE créé par Churchill. Regardez-le prier dans l'église Saint-Augustin, ses mains jointes et ses yeux fermés sous la nef, l'or en cascade et les peintures du Christ. Fernand Bonnier de la Chapelle se lève lentement pour entrer dans le confessionnal.
Il parle même avec son confesseur de ce qu'il projette. Pire. C'est l'abbé Cordier qui va lui donner son arme et les 2 000 dollars qui lui permettront de fuir après l'assassinat de l'amiral !
Nous sommes aux prémices de l'Organisation, le Christ franco-anglais ordonne la mort des infidèles, des collabos, des pseudo-nazis…
Nous sommes avec l'un des premiers soldats de l'Organisation, lancé dans un assassinat politique qui va marquer l'histoire de France. De Gaulle sera notre roi, monarque républicain à l'origine de la Nation moderne. Et c'est Churchill qui le met sur le trône.
Il est midi et Fernand Bonnier de la Chapelle part en voiture avec Henri d'Astier de La Vigerie en direction de l'annexe du palais d'été. Notre jeune homme essaie son arme à la campagne avant d'être déposé devant la résidence de l'amiral Darlan.
Bonnier de la Chapelle est un jeune homme manipulable et ne connaît sans doute pas les vraies raisons de son meurtre. On le dit royaliste et c'est pour faire revenir le comte de Paris sur le trône qu'il aurait accepté de risquer sa vie. La France était tellement perdue à l'époque qu'il y eut quelques originaux pour croire à la possibilité de faire revenir le roi. Naïve perspective… si utile à Churchill !
Bonnier de la Chapelle est seul maintenant, il montre sa fausse carte d'identité aux gardes qui surveillent l'entrée de la résidence ; et se met à attendre l'amiral devant son bureau. Il est 15 h 35, l'amiral Darlan passe enfin devant lui, notre jeune homme se lève et lui tire deux balles dans le dos.
La place est nette pour le général de Gaulle, l'Organisation de tueurs vient de montrer son utilité.

4.

Les voleurs d'État

Hiver 1959, Paris

Un corps allongé sur le lit, une femme aux yeux émeraude, elle se réveille, la bouche à peine ouverte : « Tu pars maintenant ? » Une femme sous les couvertures rouges, jambes blanches, qui se plissent sous les draps dans un bruit de papier froissé. Elle n'attend pas de réponse, juste un regard de son homme, son mari, le père de ses enfants. Ils viennent de faire l'amour, elle sent encore l'odeur de sa peau entre les lèvres, les cuisses, les hanches. Dolan finit de mettre sa chemise, un enlacement matinal, il retourne sous les draps pour plonger entre ses reins.

Ils sont mariés depuis quinze ans, mais Dolan part souvent en voyage – il raconte les pays chauds en Afrique, le golfe de Guinée, les désert maliens, il raconte les villes écrasées par la glace dans le Nord, à Stockholm, Oslo, Reykjavik. Il apprend par cœur les détails, invente pour sa femme toute une série de mensonges savamment calculés. C'est un menteur, un espion français du SDECE.

Elle ne veut pas savoir la vérité, ne veut pas se douter, Dolan est amoureux, il ne touche pas d'autres femmes, elle le sait, elle le sent, cela lui suffit.

Deux heures plus tard, Dolan se tient devant l'ambassade d'Égypte, habillé en ferrailleur, cheveux mal peignés, teint âcre et mains sales, devant un camion de marchandises, un camion de déménagement.

Les deux gardiens de l'ambassade égyptienne, deux molosses 1,80 m, armés, le suivent pas à pas dans les couloirs. Ils insistent, il faut débarrasser des tonnes de paperasses inutiles dans les caves. Dolan passe la journée à monter et descendre des archives, des journaux périmés, des feuilles sans importance. Il joue au déménageur un peu bourru, avec des accès de mauvaise humeur, à peine trente secondes d'inattention de ses gardes et Dolan en profite pour « fixer » la serrure de la porte de service avec de la cire. Un tour de magie : Dolan est un magicien, un voleur.

Personne n'est au courant de son existence, ni la police, ni même la DST. Il est un voleur dans la loi, véritable clandestin – même sa femme ne se doute de rien.
21 heures à Paris. La nuit est tombée depuis peu, Dolan sort d'une camionnette garée sur la place des États-Unis avec un complice. Deux hommes sans papiers, aux vêtements sans étiquette, impossibles à pister, à reconnaître. Ils sont partis en mission. Ils s'inventent une légende, des noms de familles bretonnes dont les archives ont brûlé sous les bombardements américains.
Ils glissent lentement dans la nuit froide, évitent de croiser les passants, de se faire remarquer, cagoule sur la tête, arme dans le holster, ils avancent jusqu'au grillage, ombres froides dans le jardin de l'ambassade égyptienne.
Ils sont devant la porte de service, le silence explose dans leur cœur, le battement du cœur. Dolan pense à sa femme, chasse son visage de son esprit. Il se concentre, ouvre la porte, son complice jette de l'huile sur les charnières, pas de grincement ; surtout pas de bruit, personne ne veut se battre avec les trois gardiens dans l'ambassade, trois tueurs des services secrets égyptiens.
La guerre fait rage en Algérie. Les armes s'amoncellent dans les casbahs, les bombes explosent dans les cafés, les tortures se multiplient, les instructeurs égyptiens apportent les explosifs, les instructeurs égyptiens aident les Algériens à briser la France dans le Maghreb.
Dolan et Finville, c'est le nom de son complice, montent lentement les marches de l'ambassade, effleurent à peine le sol, félins aux aguets dans le bâtiment plongé dans les ténèbres.
La cible ? Le troisième étage : le coffre de l'attaché militaire « Loufti » : un homme du président égyptien qui rencontre les rebelles du FLN à Paris, leur donne de l'argent, des armes pour semer la terreur à Oran, à Alger et même dans le centre-ville de Paris.
Dolan et Finville entendent une radio grésiller dans le poste de garde, les agents réussissent à vider les armoires, et doucement redescendre au sous-sol pour entreposer les sacs. Des rapports ultra-secrets que l'ambassade envoie au Caire, des rapports avec les noms des contacts et les circuits du financement de la guerre – le terrorisme algérien.
Le cambriolage dure jusqu'à une heure du matin lorsqu'un signal les arrête devant la porte de service, un attroupement de policiers devant l'ambassade.

Dolan et Finville se regardent, la terreur dans les yeux. Ils ne bougent pas. Ne respirent pas. Ne parlent pas.
À peine quelques mots entendus au dehors : « manifestation… sécurité… »
Coincés, les espions ne partiront pas rejoindre leur femme cette nuit. Ils resteront dormir à l'ambassade égyptienne encore vingt-quatre heures – interdiction de sortir le jour –, planqués sans boire ni manger sous les tonnes de paperasses. Tout ça à cause de policiers organisant la sécurité pour une manifestation le lendemain…

Quelques jours plus tard, Dolan est rentré chez lui sans encombre, il repart en voyage au Maroc ; les mensonges continuels à sa femme : « Nous allons signer pour un marché de plusieurs millions de francs. »
Encore une fois l'amour avant de partir, Dolan est un père absent mais sa femme, Jeanine, garde le silence, ne pose pas de questions inutiles. Peut-être se doute-t-elle que son mari, un ancien résistant, travaille pour les services secrets – elle lui en parle de temps en temps, lui raconte qu'elle se méfie. Mais Dolan ne peut pas lui en parler, ne doit pas lui en parler.
Jeanine reste seule dans son appartement lorsqu'on sonne à la porte, elle va pour ouvrir, ce sont les gardiens de l'ambassade égyptienne qui font irruption, la jettent au sol et commencent à la battre, déchirent les peintures, ses vêtements, renversent la bibliothèque et se remettent à la battre jusqu'à ce qu'elle perde connaissance. Les deux Égyptiens sortent un cutter et lui tailladent le visage : des griffures sur les joues et les paupières, le sang de Jeanine sur le sol et le carrelage, elle ne crie pas, elle a oublié le monde, s'est renfermée dans sa douleur pour tomber dans les cauchemars, les deux hommes continuent pourtant de la frapper, encore et encore.
Dolan est prévenu quelques heures plus tard, il fonce à l'hôpital de Clamart, dans la chambre de sa femme. Il ne la reconnaît plus, il se met à pleurer, tombe à genoux sur le sol.
Jeanine Dolan ne se remettra jamais de ses blessures, devenue folle quelques mois plus tard, martyrisée par les gardes de l'ambassade égyptienne.
Le trauma de la guerre secrète.

Finville et Dolan sont des hommes du Service 7, experts en cambriolage et ouverture de coffres. Voleurs en chef du SDECE pour les valises

diplomatiques et les secrets des étrangers en France. Les hommes du Service viennent pour la plupart de Bretagne, de la Résistance bretonne : une trentaine d'espions, de voyous de la République capables de « casser » un appartement en quelques minutes, de foncer dans Paris en grillant tous les feux rouges pour ramener des valises diplomatiques qu'ils ont subtilisées à l'aéroport, têtes brûlées qui mentent à leur entourage, se faisant passer pour des concessionnaires de voitures, des journalistes, des fonctionnaires travaillant au ministère de l'Intérieur ; clandestins jusqu'au bout des ongles, menteurs et dissimulateurs hors pair.
Payer des maîtres d'hôtel. Des douaniers. Des hôtesses de l'air. Se déguiser en garagiste, plombier, serrurier : les hommes de Le Roy-Finville sont les rois de la clandestinité. Et tous leurs exploits sont dévorés le lendemain par les ministres et le président du Conseil, avides de découvrir les secrets des puissances étrangères. Guy Mollet, Jules Moch, Michel Debré adorent lire les résumés de leurs missions.
Ils démontent le réacteur d'un Tupolev en panne au Bourget, semant les Russes dans Paris en créant un accident de voiture pour les éliminer. Ramènent les plans pour l'industrie aéronautique française. Inventent des clés pour ouvrir tous les coffres : « Nos techniciens de la section C mettent au point une invention révolutionnaire baptisée Speculum. Un appareil capable, sur place, en un temps record, de découvrir le crantage de la serrure et de fabriquer la clé… » Se font arrêter par les policiers avec des valises scellées du Vatican : à deux doigts d'ouvrir le feu sur des policiers français pour s'échapper.
Voler les Russes, voler les catholiques, voler les Américains et même les Anglais. Ces hommes iront mourir en enfer. La morale n'est définitivement pas de leur côté.

Guy Mollet n'est pas un tendre. C'est le secrétaire du Parti socialiste depuis 1949 et aussi notre Premier ministre en 1956 : à lui seul, il incarne la IV^{e} République. Il croit au progrès et à la démocratie sociale, fait partie du Front républicain avec Mendès France, Mitterrand et même Chaban-Delmas. Ils ont gagné les élections en 1956.
Mais son pacifisme a des limites : Guy Mollet souffre du syndrome de Munich. Il regrette de ne pas avoir vu le danger nazi en 1938, et c'est cette

erreur qui le mine en permanence. Il se sent coupable envers les Israéliens. Envers les juifs dont il a vu le calvaire.
Guy Mollet souffre d'une maladie très répandue en Europe. La honte d'avoir été pacifiste à la fin des années 1930. La honte d'avoir été faible face à Hitler :
« J'ai gardé le souvenir de mes erreurs de jeunesse, j'ai été, comme jeune socialiste, très bête. Oui, j'ai professé des stupidités[15]. »
L'impression d'avoir été antisémite par défaut, une faute tellement lourde à porter qu'il est devenu comme les nouveaux convertis : en faire des tonnes pour se justifier face aux juifs.
Même Shimon Peres sera surpris de ses justifications dès leur première rencontre. Et lorsque Guy Mollet entend le président égyptien Nasser en 1956 jurer la destruction d'Israël, sa réaction est immédiate. Puissante. Instinctive.
Nasser est devenu l'Hitler du Nil. Le Pharaon antisémite. Guy Mollet en est convaincu. Nasser dit : « Nous possédons une force énorme, terrible, qui s'étend de l'Atlantique au golfe Persique. Le panarabisme est une réalité, nous libérerons le monde arabe de l'Atlantique jusqu'au golfe Persique. »
Guy Mollet l'a compris, il ne s'agit plus d'être pacifiste mais de préparer les armes. L'opération « Mousquetaire » de novembre 1956, cette fameuse guerre contre l'Égypte – abattre Nasser et reconquérir le canal de Suez. Un braquage à la française pour protéger nos intérêts.
Guy Mollet réunit, dans la maison de famille du père de Bonnier de la Chapelle (vous vous souvenez, l'assassin de Darlan), Ben Gourion et Anthony Eden, les patrons d'Israël et de l'Angleterre. Et la guerre est lancée le 1er novembre 1956. Des milliers de soldats avancent sur le Nil ; réussite spectaculaire dès les premiers jours de l'offensive : « Toute la région est jonchée d'armes, d'effet militaires et même de chaussures abandonnées pour mieux fuir. Un tiers de l'armée égyptienne est en perdition, des milliers de soldats errent dans le désert, des milliers d'autres sont faits prisonniers. »
Mais le 6 novembre, nous décidons de stopper l'offensive, de ne pas aller jusqu'au Caire pour éliminer Nasser. L'URSS brandit la menace d'une guerre nucléaire et les États-Unis décident de nous lâcher. Les deux grandes puissances voulaient en finir avec les prétentions impérialistes de la France

et de l'Angleterre, cassant définitivement nos velléités au Moyen-Orient, en bloquant nos aventures.
Guy Mollet n'est pas un tendre. Quelques mois plus tard, nettoyeur en chef de nos soldats, il sera celui qui donnera les pleins pouvoirs au général Massu pour mater la rébellion FLN dans la Casbah d'Alger, en 1957. En guise de vengeance contre les Arabes ?
La bataille d'Alger n'est ni de droite, ni de gauche. Une puissance se perd dans les sables du désert, l'arc de nos défaites est tendu, de Casablanca au Caire, d'Alger à Dien Bien Phû, la France qui se recroqueville sur ses terres continentales. Un Empire détruit en quelques années…

L'Égyptien cramait ses billets sur les tables. Les étincelles dans les yeux. L'ancien garde de l'ambassade égyptienne prenait des allures de caïd. Les cartes s'illuminaient sous les vieux néons de la salle. Un ivrogne faillit tomber sur le tapis, rattrapé au dernier moment par le dos d'une serveuse. Visez un peu l'ivrogne traîné par le colback, le mec jeté dans la rue comme une vieille poubelle. L'Égyptien était fatigué ce soir, il sortit dans la rue à 2 heures du matin et commença à tituber jusqu'à l'ambassade lorsqu'il sentit une voiture freiner derrière lui. Boum ! La matraque lui fracassa la nuque et il s'effondra sur le sol sans se retenir avec les mains. Les deux inconnus lui brisèrent le crâne encore quelques secondes avant de traîner son torse sur le trottoir. Les jambes bien en évidence dans la rue. Les agresseurs remontèrent dans la voiture et reculèrent légèrement pour lui briser les genoux – crrrrrrrraaaackkkk – le bruit des os qui éclatent sous la tonne de la Peugeot 403. L'Égyptien pourrait malgré tout continuer de perdre au black jack : les deux inconnus lui ont laissé les mains intactes.
Le deuxième garde égyptien rentrait seul vers sa villa, il avait passé la soirée avec une femme, une demi-mondaine dont il n'arrivait pas à se rappeler le nom, il avait beau chercher dans sa mémoire, non, et l'Égyptien laissa tomber en pensant à son épouse restée au pays. L'Égyptien était le père de trois enfants et il se dit que cela faisait déjà quelques semaines qu'il n'avait pas eu sa femme au téléphone. Il se promit de l'appeler lorsqu'il aperçut deux hommes ivres marcher dans sa direction. Les deux inconnus titubaient et l'Égyptien sortit une clope de son paquet, sentant soudain une douleur atroce entre ses jambes. La surprise était si totale qu'il n'eut pas le temps de réagir : c'était la dernière fois qu'il pouvait tromper sa femme…

Et même s'il ne pourrait plus jamais lui faire l'amour, il serait content d'avoir une famille qui l'entourerait jusqu'à la fin de ses jours.
Le troisième Égyptien de l'ambassade eut de la chance : il traversa la vitrine d'un magasin après une soirée arrosée. Il faut dire que celui-là n'avait pas touché la femme de Dolan, il s'était contenté de faire le guet à la porte de son appartement.

5.

Du bon usage du charme

La République n'est pas seulement immorale dans la violence, elle veut se servir d'hommes et de femmes prêts à tous les sacrifices, y compris les plus intimes.
La France a le don de l'amour, de l'élégance et du désir. Des appartements luxueux où règne une aristocratie très discrète. Les maisons closes n'ont pas fermé après la guerre ; elles sont devenues plus secrètes, moins vulgaires. La poésie des corps est une science française, le libertinage une preuve de notre génie. Colliers de jade et de diamant, des femmes ont tenu les dictateurs en laisse, les ont soumis au charme de leur patriotisme. Seuls les Russes ont pu rivaliser avec nous, jouant de toutes les sexualités pour faire chanter les ambassadeurs et les politiciens. Il y a peut-être aussi ces Israéliennes patriotes qui ont donné leurs corps pour le jeune pays qui essayait de survivre dans une guerre permanente. Mais les Français ont une intelligence, un raffinement centenaires des jeux du plaisir. Évidement il y a peu d'archives de ces exploits, notre administration n'a pas gardé les souvenirs de ces hommes et ces femmes qui ont utilisé la séduction pour notre pays. À part quelques anecdotes, presque rien de cette école immorale située dans le XVII^{e} arrondissement de Paris. Une Madame Claude que les juges traîneront dans la boue et l'infamie dans les années 1990 pour la remercier de ses services.

Nous sommes en 1975 à Paris.
Un commandant des services secrets regarde un spectacle érotique, caché derrière une glace sans tain qui donne sur une chambre de la rue Marignan, il demeure invisible.
Quelques femmes sont négligemment assises sur les divans, l'une prend la pose, boudeuse, garce attirante et rebelle. La deuxième est plus soumise, la chair déborde de ses cuisses et son ventre, sa bouche et ses seins généreux

s’assemblent à son caractère simple et facile. La dernière a les jambes dénudées et les seins offerts à l’ennui qui règne dans cette pièce.
La porte s’ouvre et Madame Claude entre avec une jeune recrue.
Dans la chambre derrière la glace, notre commandant se lève et éteint sa cigarette pour se concentrer sur la débutante.
Sophie. Vingt ans à peine. Adorable blonde au teint clair. Madame Claude lui demande de s’assoir sur le lit. Et fait partir les autres femmes d’un geste sec. Sans paroles. Avec autorité.
Les trois femmes ne sourient pas, elles se lèvent immédiatement pour quitter la pièce et croisent un homme qui entre dans la chambre à la suite de Sophie. Il est yougoslave. Il s’appelle Stéphane. Un pseudonyme. Peut-être en référence à ce Stéphane Markovic qui défraya la chronique à la fin des années 1960. Mais peu importe.
Madame Claude l’appelle son « essayeur ». Et lui demande immédiatement de la déshabiller. Sans préliminaire. Sans explication. Sophie le regarde s’approcher et elle a peur. Stéphane lui enlève sa chemise, son collier, brutalement il lui enlève sa jupe et son soutien-gorge. Sophie se plie à ses ordres, à ses désirs. Son premier réflexe est d’être surprise, intimidée. Puis elle se met à sourire. Tout ça est un jeu de rôle, se dit Sophie en caressant le sexe de Stéphane. Une mise en scène dont Madame Claude est la scénariste.
Le commandant du SDECE derrière la glace admire la peau blanche de Sophie. Ses cheveux d’une blondeur lumineuse. Elle est la caricature d’une beauté slave. Des petits seins discrets. Des larges yeux bleus et des mains aussi fines que possible. Elle mesure à peine 1,62 m et permet à des hommes dont la virilité n’a d’égale que le sadisme de pouvoir assouvir leur désir avec facilité. Le commandant du SDECE connaît tout de Sophie. Il a procédé à une enquête sur ses origines et son passé. Cette étudiante en science politique de 21 ans vient d’une famille bourgeoise de province, très riche. Son père est un ancien militaire décoré de la Légion d’honneur qui a perdu sa femme alors que Sophie avait à peine 4 ans. C’est lui qui l’a éduquée mais il ne se doute pas des désirs cachés de son seul enfant. C’est peut-être à cause de cet enfermement affectif que Sophie s’est laissé approcher par Madame Claude. La jeune fille venait de passer ses examens à Paris et se reposait à la terrasse d’un café lorsque Madame Claude s’est assise à sa table pour la séduire.

Derrière ce visage inoffensif de jeune provinciale se cachent les fantasmes les plus extravagants qu'une fille puisse connaître.
Le commandant se rallume une cigarette. La beauté de Sophie le rend nerveux. Il s'est encore approché un peu plus de la fenêtre et la regarde s'initier à l'amour avec un inconnu.
Lenteur de ses gestes, cadence lubrique sur la chaise. Sophie pose sa main sur ses seins. Le genou. L'autre main qui écarte les cheveux. Ses jambes se croisent, se décroisent. Ses jambes se balancent dans la chambre de la rue Marignan. Elle est le corps en sommeil, le jour étendu sur le lit.
« Chérie, il faudra que tu te fasses refaire les seins, » lui dit Madame Claude en allumant une cigarette.
Sophie ne répond pas, les yeux fixés sur Stéphane allongé sur le lit. Elle tourne en douceur devant l'homme qui admire son bassin.
Sophie a un cul d'alcool, en ivresse, un cul impudique, de carnaval. Elle se mord la lèvre, et puis regarde ses seins, interdite, elle ferme les yeux pour reprendre courage.
Stéphane se relève à peine sur le lit. Sophie regarde ses traits fins, une balafre sur la joue, le regarde, doucement, avec la tendresse d'une jeune apprentie. Puis ouvre la bouche, à peine, continuant de le regarder fixement.
Sophie est nue au milieu de la pièce. Une beauté de statue. Hiératique et fragile.
Madame Claude est fascinée par ses dents un peu trop grandes pour son visage. Un défaut qui fait le charme du visage. Le rend presque étrange et monstrueux.
La lumière électrique de Paris se répand dans la chambre. Sophie est devenue indécente, dénudée, presque blanche, ossuaire de sexe.
Sophie fait monter sa jambe dans la pièce, l'élévation de sa cheville minuscule. La peau de ses jambes ornée d'un tatouage délicieux, à peine visible, fleur dans ses cheveux blonds.
Le commandant est surpris. Presque dégoûté. Puis la fascination prend le dessus. Comment une fille de province peut-elle avoir un tatouage à 21 ans ? Est elle tombée amoureuse d'un truand ?
La main de Sophie glisse maintenant sur sa jambe. Lenteur de ses gestes, douceur.
A-t-elle été danseuse dans un cabaret ? C'est impossible, se dit le commandant en regardant la cendre de sa cigarette tombée sur la moquette.

Angers est trop petit et les fiches des RG ne parlent que d'un bordel minable au centre-ville.
Plus personne ne dit mot dans la chambre. Même Madame Claude admire le strip-tease délicat qui se joue dans la pièce. Une maladresse de strip-tease, tellement délicieux. Sophie sent son cœur battre la chamade. Elle a peur, l'excitation monte entre ses lèvres. Elle regarde Madame Claude pour la première fois.
« Prends-le dans ta bouche… »
Toujours cette méchanceté, cette froideur dans les paroles de Madame Claude. Sophie se baisse et écarte les jambes, sa vulve est offerte au regard du commandant. Une vulve blonde et rouge. Éclatante.
Le Yougoslave soupire dans la chambre. Une respiration asthmatique, irrégulière, en attente.
Sophie se concentre et se coule entre les jambes de Stéphane. Reptile de l'amour.
« Plus doucement, dit Madame Claude… Regarde-le, maintenant, regarde-le dans les yeux. »
Sophie, son visage est devenu une langue qui s'étire. Son corps accroupi dans la chambre. Elle sent une odeur de chanvre, hypnotique, amère. Sophie est une langue qui n'en finit pas de murmurer. Une langue bavarde, hystérique, qui se joue de son gland et se calme. Elle passe sa main dans ses cheveux. Des mains de vipère. Vénéneuse, sa gorge cassée vers la fenêtre. Sophie est soumise et arachnéenne. Elle est devenue un bavardage de la nuit, un chuchotement sur le sexe de son homme. Un cri, une plainte, un désir, il se cambre, les jets de sperme dans la bouche de Sophie.
Le commandant n'en revient pas. La scène a duré à peine trois minutes. Tout s'est passé si vite. Stéphane éclate de rire en regardant Sophie. Madame Claude sourit enfin.
Sophie se relève soudain et va reprendre sa chemise, brusquement redevenue pudique. Elle se rassoit sur la chaise, attend patiemment le jugement de Madame Claude.
« Tu as été magnifique. Ce serait un plaisir de travailler avec toi. Mais avant, il faut que je te présente à un ami. »
Le commandant est presque intimidé. C'est lui qui va parler à Sophie dans quelques minutes. C'est lui qui avait demandé à Madame Claude la cible à séduire. Sophie allait avoir une mission bien précise.

La beauté est la puissance la plus féroce de la Nature. Les religions convertissent leurs fidèles grâce à la beauté de leur Dieu. La morale n'est que la partie rationnelle, la plus superficielle, la plus inutile. L'Ancien Testament est d'une cruauté sans nom. Mais aussi d'une beauté extraordinaire. La mort de Jésus est sublime. Les vies de Moïse et Mahomet sont d'une splendeur inégalée. Rien avoir avec la morale ou la vie. Le romantisme des lendemains qui chantent pousse les marxistes à mourir, à tuer, à espérer, à partager et à se battre. Le capitalisme ne survivrait pas sans la beauté mensongère de la culture hollywoodienne. Hitler était artiste avant d'être politicien, il avait compris l'hypnotisme des foules et des flammes dans les nuits de Nuremberg et Berlin. La morale ne vient qu'ensuite, pour justifier notre passion, donner un sens rationnel à nos émotions les plus sauvages.

Nous ne crachons pas sur la France à cause de ses erreurs ou de son immoralité. Nous avons perdu l'amour du drapeau parce que nous n'arrivons plus à rendre beaux son histoire et son destin. Ce n'est pas une question de rentabilité ou de réussite économique, mais une question esthétique. Les salafistes sont prêts à mourir en vivant dans la pauvreté, et nous, à force de nous fixer sur les questions morales, nous avons perdu la force la plus irrésistible de la vie : la beauté. Notre cartésianisme nous enfonce dans une ironie acharnée contre la réalité. Nous avons raison de critiquer la bêtise américaine, l'immoralité chinoise, la ringardise anglaise. Mais la rationalité est le masque d'une vitalité faiblarde et dépressive.

Le bon usage du charme, c'est aimer la surface des choses. Oublier sa carrière et son éducation. Se laisser porter par la beauté. Par la séduction. La bêtise et l'enfantillage.

Les services secrets sont les maîtres en illusion. Ils connaissent l'art du mensonge et de la trahison volontaire.

Les militaires les plus aguerris sont capables de trahir leur pays en toute connaissance de cause, seulement pour caresser quelques heures la beauté d'une femme. Ils savent qu'elle est une espionne. Mais ils ne peuvent s'empêcher de tomber dans les filets de ses charmes. Aimer en sachant que cet amour est une illusion. La beauté est souvent tragique.

Allen Dulles, le directeur de la CIA pendant les années 1950, disait que « la poésie était la meilleure introduction à l'espionnage ». La CIA avait

d'ailleurs compris l'importance de l'art. Elle a financé des peintres comme Pollock et Rothko, Rauschenberg et les expressionnistes abstraits de l'après-guerre.
Ceux-ci représentaient l'exact opposé du réalisme socialisme stalinien, mais aussi un contrepoids à tous ces artistes et intellectuels communistes, comme Sartre ou Picasso, qui défendaient la beauté du système soviétique.
C'est l'une des plus belles contributions d'un service de renseignements à la culture : aider les Arthur Koestler et les Raymond Aron à défendre les valeurs du monde libre. Voilà peut-être pourquoi les Anglo-Saxons nomment « intelligence » l'art de l'espionnage. Ce n'est pas seulement la rationalité, mais aussi la beauté. C'est ce qui fait le charme, l'alliance de l'esprit et d'un corps, la beauté des gestes. Ce que les chrétiens appellent la grâce. C'est d'un génie du charme dont je voudrais parler, l'une des espionnes les plus attachantes de notre histoire : Joséphine Baker.
Hemingway, Blaise Cendrars, Le Corbusier et Georges Simenon sont tombés amoureux de cette artiste de music hall qui inspira les peintres cubistes des années 1930.
Joséphine Baker parle mieux de notre pays que n'importe quel réactionnaire d'extrême droite :
« C'est la France qui m'a fait ce que je suis, je lui garderai une reconnaissance éternelle. La France est douce, il fait bon y vivre pour nous autres gens de couleur, parce qu'il n'existe pas de préjugés racistes. Ne suis-je pas devenue l'enfant chéri des Parisiens ? Ils m'ont tout donné, en particulier leur cœur. Je leur ai donné le mien. Je suis prête, capitaine, à leur donner aujourd'hui ma vie. Vous pouvez disposer de moi comme vous l'entendez. »
Nous sommes en septembre 1939.
Joséphine Baker entre en contact avec Jacques Abtey, le chef du contre-espionnage parisien. Elle est bien sûr en rage contre Hitler et son racisme érigé en théorie. Elle a peur pour la France. Elle veut aider. Jacques Abtey n'a pas pour habitude d'employer des femmes dans son service. Ou alors pour des tâches si légères qu'il n'a pour ainsi dire jamais confiance en ces « gagneuses » qui peuvent trahir à la moindre occasion… Mais Joséphine Baker n'a rien à voir avec les prostituées de Pigalle.
Jacques Abtey se rend dans la villa parisienne de la star et c'est le coup de foudre réciproque. Elle s'attendait à « la visite d'un monsieur coiffé d'un

melon traditionnel des détectives de romans policiers, moustachu, cigare à la bouche, gras, aux vêtements empuantis de mauvais tabac, aux yeux perçants » ; elle découvre un homme plutôt séduisant, drôle et de conversation agréable.
Abtey est lui aussi conquis par la belle Américaine. Il sait pertinemment qu'elle s'est convertie au judaïsme après s'être mariée avec Jean Lion en 1937. C'est un atout inestimable pour les jours sombres que le pays s'apprête à vivre.
Première mission. Il lui demande de prendre la température du côté de l'ambassade italienne. Et la belle Joséphine, tout auréolée de sa gloire artistique, de faire parler l'attaché italien dans les jours qui suivent. Elle revient six jours plus tard vers notre homme du contre-espionnage, nerveuse et proche de perdre pied. Elle ne s'arrête plus de parler des préparatifs de l'entrée en guerre de nos ennemis latins – demi-surprise à l'époque –, mais Joséphine a du mal à conserver son calme.
Abtey n'est pas sûr de pouvoir la garder dans son service. La pondération et la maîtrise des nerfs sont nécessaires pour ce métier si dangereux.
Joséphine va continuer de parcourir les ambassades et les ministères ; de rencontrer les rois et les diplomates, tout ingénue qu'elle est au milieu de ces vieux machos qui baissent la garde devant une artiste. Quelques mois plus tard, les Allemands attaquent la Hollande et la Belgique. C'est l'exode. Joséphine se transforme en infirmière de la Croix-Rouge…
Abtey est en contact serré avec Paillole et Blémant. Ils travaillent tous les trois pour le contre-espionnage et vont former avec Joséphine le quatuor le plus original de la Résistance.
Au bout de quelques semaines d'errance, Abtey rejoint sa Joséphine Baker dans le château de Mirandes. Mais il ne rêve que de partir en Angleterre pour rejoindre le monde libre. Il s'en confie à Paillole avec qui il est resté en contact. Celui-ci, tout occupé à collecter des informations à Marseille sur les nazis avec Blémant, répond : « Vous voulez aller de l'autre côté. C'est bien, je vais tâcher de rétablir notre liaison avec l'Intelligence Service… »
C'est à ce moment-là que Joséphine devient essentielle pour les services secrets français. Elle va servir de couverture à Abtey en le faisant passer pour l'un de ces artistes qui l'accompagnent dans ses spectacles, permettant de faire le lien entre les renseignements que Paillole et Blémant arrachent aux Allemands ; et les Anglais qui cherchent à y voir clair dans ce pays

occupé qu'est devenue la France. D'un côté, nous avons Blémant et ses truands dans les bordels et les cabarets marseillais ; de l'autre, Abtey et Joséphine Baker qui passent les informations recueillies dans les ambassades aux espions de l'Intelligence Service cachés à Lisbonne, Madrid et Genève.
D'un côté, les séances de torture de Blémant, qui récupère des informations précises sur l'« emplacement des principales divisions allemandes dans l'ouest de la France. Les identifications d'unités. L'importance des effectifs et du matériel, leur spécialité, les agents allemands désignés pour infiltrer l'Angleterre ». Tous ces documents qui serviront aux bombardements et aux sabotages du Service Action du BCRA, du SOE et de tous les autres réseaux de la Résistance ; de l'autre, les spectacles de Joséphine.
Joséphine Baker sera d'une importance primordiale dans cette mission, car son aura et sa renommée permettront à Abtey de traverser les frontières sans beaucoup de difficultés.
Tout le monde connaît la belle métisse américaine et les ambassadeurs espagnols et portugais lui donneront facilement les visas pour traverser les frontières. D'ailleurs, les diplomates se pressent pour voir la belle chanteuse.
Après un périple à travers quelques capitales européennes, la voilà, en décembre de l'année 1940, sur les planches de l'Opéra de Marseille, qui joue *La Créole* d'Offenbach. Dans la salle : notre ami Paillole qui applaudit à tout rompre. Dans les caves, Blémant qui arrache les secrets aux nazis.

Il serait misogyne de croire que seules les femmes abusent de leur charme et de leur beauté pour servir l'État. Des hommes se sont prostitués pour la France. Un exemple ? Dans le port de Tanger, en 1956, une scène va entrer dans notre histoire immorale. Un marchand d'armes letton du nom de Georg Puchert fournit des tonnes de fusils-mitrailleurs, de grenades, de munitions à la rébellion algérienne. Il aide le FLN de Ben Bella et Boudiaf dans sa guerre contre les soldats français. Cet ancien nazi se sert de sa base de Tanger pour fournir les « fellaghas » en armes. Marcel Le Roy-Finville, le fondateur du Service 7 du SDECE, l'ami de Dolan dont la femme avait été torturée par les Égyptiens, a une idée. Il veut infiltrer le milieu des marchands d'armes.

« Pour infiltrer Tanger, nouvelle plaque tournante du trafic d'armes du FLN, univers de truands, contrebandiers, mafieux en cavale, je ne pouvais me servir d'un garçon aux traits distingués, aux cheveux bien coupés, sortant de Polytechnique ou de l'ENA. Il me fallait un loup pour aller parmi les loups, une gueule de bandit, la tête de l'emploi. Pas nécessairement une brute patibulaire, mais un brigand avec du charme, de l'aisance, de l'astuce, capable de tomber les filles et de se faire adopter par le Milieu[16]. »

Cet homme s'appelle Marco Calvert. C'est un ancien de la Légion, un Catalan, une tête brûlée qui a déjà servi la Sécurité militaire au sud de l'Algérie. Une belle gueule de truand dont la joue est traversée par une cicatrice. Finville l'envoie à Tanger pour approcher Georg Puchert. Marco s'installe discrètement près du port, prend un appartement, rend service, remplace des marins, change les moteurs des bateaux, se rend utile à la petite communauté de Tanger. Il traîne près de la Casbah où les bureaux de Puchert sont situés. Il s'arrange pour approcher la fille du marchand d'armes : Marina Puchert, cheveux noirs, peau blanche, douceur du visage et du caractère.

Marco est un malin, Marco est un séducteur. Il crée des faux hasards pour lui parler. La rencontre à la plage, commence à discuter avec elle. Dans les bars, les hôtels. La fille tombe amoureuse, l'idylle se noue, et c'est ainsi que Marco réussit à amadouer le père. Qui se renseigne sur cet étranger, apprend qu'il est un voyou à la dérive, très bien accepté dans le port de Tanger. Quelques mois passent encore, Marco joue à l'amoureux, fait croire à la fille son attachement et continue de renseigner discrètement Le Roy-Finville.

Avant que Georg Puchert ne l'embauche dans sa société d'import-export, couverture de ses activités illégales, et ne lui fasse des confidences. Marco fouille les affaires du trafiquant, donne des informations au Service 7.

La réussite de Finville est presque totale. Il envoie les hommes-grenouilles du Service Action dans le port de Tanger. En juillet 1957, les nageurs de combat du Service Action posent des bombes sur les différents navires du marchand d'armes ; la *Brula Roja* et le *Typhoon*. La coque des navires explose à quelques kilomètres des côtes, empêchant le FLN de récupérer ses armes. Portant des coups décisifs à la rébellion.

Mais le marchand d'armes est un coriace. Il continue son travail, malgré les menaces de Finville qui lui envoie, à la manière des gangsters de Chicago, des petits cercueils pour lui faire peur, lui intimer l'ordre de cesser ses livraisons d'armes aux Algériens.
Jusqu'à ce que Marco commence à changer, à devenir de moins en moins précis dans ses rapports, laissant une sorte de flou artistique dans ses messages au Service 7 qui n'inspire rien de bon à Finville, dont les scrupules et la pitié n'ont jamais été les qualités premières :
« Je le déplore profondément, dis-je, mais il faut liquider Marco. Je me rendrai moi-même à Tanger pour procéder à son exécution… »
Marco était tout simplement tombé amoureux de la belle Marina. Il l'expliqua à Finville, qui, s'assurant que personne n'était au courant de son infiltration, lui laissa la vie sauve.
Le 3 mars 1959, Puchert finit broyé par une bombe dans sa voiture à Hambourg, le SDECE nettoyant l'un des marchands d'armes les plus actifs de la guerre d'Algérie.

1975, Sophie prit un vol pour le Moyen-Orient : ce fut un voyage dans des palais délicieux, chez des princes arabes qui lui offraient des diamants de bienvenue, à Ryad et Doha. L'Orient en 1975.
Le commandant du SDECE la dirigeait et lui donnait des adresses. Elle s'y rendait seule ou accompagnée d'autres femmes. Elle s'habillait de Chanel et jouait l'amour dans les bras des hommes puissants. La chirurgie esthétique lui redessina le menton et les seins, Sophie se regardait de longues heures dans la glace sans se reconnaître. Les hommes la trouvaient belle et cela lui suffisait.
Le Shah d'Iran fut l'un de ses clients. Elle se rendit à Téhéran pour assouvir ses instincts, alors que la maladie le rongeait déjà.
Le commandant du SDECE débriefait les exploits de la belle, lui posant des questions indiscrètes. Sophie ne comprenait pas son rôle, perdue dans la volupté et le charme des voyages. Elle ne voulait pas comprendre son nouveau métier de Mata Hari dans les bras des puissants. De toute façon, Sophie ne s'intéressait plus à la politique.
Mais c'est lorsque le président du Tchad s'éprit de la belle que Sophie sentit les chaînes de la République lui enserrer les poignets. Invitée de plus en plus souvent par François Tombalbaye, le commandant du SDECE lui

demanda de l'accompagner dans sa maison de Grasse, dans le sud de la France. Il insistait pour qu'elle soit à l'écoute de la moindre discussion avec ses conseillers, au téléphone ou avec ses amis. Sophie devait rester de plus en plus tard avec le dictateur du Tchad. Et ne pas hésiter à écouter aux portes.

Grâce à Sophie, le commandant du SDECE apprit que le dictateur africain, depuis quelques années de plus en plus éloigné des intérêts français, préférait s'allier avec les hommes de Mouammar Kadhafi et ouvrir ses champs d'exploitation de pétrole à un conglomérat américain.

La « Françafrique », créée par le général de Gaulle, ne pouvait souffrir un tel affront.

Le 13 avril 1975, Sophie était en train de manger des fruits devant sa télévision lorsqu'elle apprit le coup d'État et l'assassinat de Tombalbaye. Elle éteignit immédiatement la télévision pour ouvrir un roman d'amour. La politique ne l'intéressait vraiment plus.

6.

Une guerre civile

Algérie en 1961

La France a son western, l'eldorado au sud de Marseille, la guerre civile en plein jour.
Visez un peu le décor : des bagnoles calcinées, des vélos en essaims, des grillages sur les fenêtres, des rues désertes, inondées, sales, éventrées, gorgées de boue. La pluie sur la poussière, crevasses encore chaudes des grenades dégoupillées. L'horreur en technicolor passe en boucle à la radio. À la télé. Ce sont des innocents qu'on interroge jusqu'à plus soif, jusqu'à brûler leur langue et leurs ongles, des corps abandonnés dans des charniers, des corps de Françaises violées par des Arabes dans les caves, des corps de paysans éliminés à la mitrailleuse pour venger la mort de filles innocentes tuées à la bombe dans le centre-ville. Les représailles entraînent les représailles, partout, les cadavres appellent les cadavres. La bande-son ravage les oreilles délicates, elle est crue, noire, assourdissante. Les visages sont tendus à l'écran. Des pieds-noirs à bout de nerfs. Des maris torturés. Des enfants disparus. Des Arabes égorgés. Des soldats fusillés. Déserteurs et sanguinaires. La guerre de tous contre tous.
La mort a le goût de la répétition, du mimétisme. La mort est un miroir où l'orgueil des uns et des autres s'imprime sur les parchemins de l'histoire. Romantisme noir de l'Algérie française.
Nous sommes au début de l'année 1961, de Gaulle va donner l'indépendance à l'Algérie. Les musulmans nous poussent à bout. Les indépendantistes du FLN ont gagné. De Gaulle décide de tout laisser tomber. Plier bagage et arrêter les massacres. On discute avec le FLN. On discute avec les terroristes algériens. On change totalement de stratégie. La Main rouge est dissoute. On ne tue plus les terroristes du FLN. Les Algériens ont gagné. Il est temps de faire la paix à Évian. Donner l'indépendance.

Mais la France impériale regorge d'admirateurs : des dizaines de milliers de pieds-noirs qui ne supportent plus de perdre contre une bande de « bougnoules en sandales ». Ils détestent les indépendantistes algériens. Ils vivent en Algérie. Les indépendantistes ont gagné. Le FLN a gagné. Les milliers de pieds-noirs hurlent de colère. Beaucoup de colons se retrouvent pris en étau. Contre les indépendantistes algériens et contre l'armée française. Beaucoup de pieds-noirs sont désespérés et leur peine entraîne celle de quelques généraux qui vont trahir. Refuser l'indépendance ; rejoindre les idéalistes pieds-noirs qui refusent l'autodétermination, le référendum de janvier 1961 et la démocratie.

Les nostalgiques de l'Algérie française ont trop subi les attentats des terroristes algériens. Sept ans de victimes dans les cafés et les restaurants. Les innocents de Philippeville et de Bab El Oued.
Les tueurs de l'OAS ont décidé de s'organiser.
OAS. Trois lettres qui frappent comme des bombes jetées dans la foule. OAS. Trois lettres qui frappent comme des attentats dans les marchés, les cafés. Opérations meurtrières contre les terroristes alégiens. Contre des Français qui acceptent de négocier avec le FLN.
OAS. Organisation de l'armée secrète : Challe, Susini, Degueldre, Salan, Jouhaud, des généraux, des médecins, des déserteurs qui entraînent leurs hommes dans un dernier baroud d'honneur.
Ils en ont conçu le projet lors d'une tentative de putsch ratée en avril 1961.
Abattre de Gaulle. Abattre la V^{e} République. Garder l'Algérie française. « Une balle dans la tête pour les traîtres. Sauver la France du déclin. Garder le territoire de nos pères. »
Ils ont monté leur organisation à partir de l'Espagne au début de l'année 1961 et refusent que l'Algérie bascule dans l'indépendance. C'est la naissance des commandos Delta, Jésus de Bab El Oued, un quartier d'Alger, là où se retranchent les hommes des commandos. Delta 5, 6, 7, 8, etc. les numéros défilent pour l'éternité. Crachant sur la tombe de leurs cibles.
Les commandos regroupent quelques centaines d'hommes au total, surentraînés, disposant d'armes lourdes et de munitions presque illimitées. Les commandos de l'OAS disposent d'informateurs dans l'armée, la gendarmerie, la police, et même à l'Élysée. Milices privées dont la cruauté

n’a d’égale que la souffrance que leurs familles ont endurée depuis le début de la guerre d’Algérie.
« Les Français parlent aux Français », disait la radio de Londres en 1943.
« Les Français massacrent les Français », hurle celle d’Alger en 1961.
Bombes dans les cafés. Bombes dans les casernes. Une balle dans la tête pour les policiers gaullistes. Une balle dans la tête pour les militaires gaullistes. Guirlandes accrochées dans les cimetières. Les ennemis sont devenus les gaullistes, socialistes, communistes, centristes. Toute cette bande de « minables en costard » qui gouvernent la France depuis l’Élysée et Matignon.
Mais la V^{e} République et de Gaulle organisent la répression contre les pieds-noirs. Ce sont plus de deux cents policiers qui vont partir en Algérie sous la houlette du Mouvement pour la communauté dirigé par Bitterlin. Et quelques dizaines de truands et d’hommes à la dérive…
Nous sommes à la fin de l’année 1960.
Voici venu le temps des barbouzes.

Une prison en France, septembre-octobre 1961

La prison ouvre ses portes à l’avocat. Regardez un peu les courbettes des matons. « Bienvenue maître… » Pas de fouille au corps. Juste les billets de 500 qui circulent entre les mains. La dégaine de l’avocat est superbe. La démarche claudicante d’un héroïsme fou. Sa blessure de la Deuxième Guerre mondiale lui donne ce côté « survivant ». L’avocat est un résistant. Mieux, il est gaulliste. Un exilé de la première heure qui a rejoint Londres dès le mois de septembre de l’année 1940. L’avocat est un dur. Il mâche du chewing-gum et fume des Gitanes. L’avocat est un maitre en barbouzerie. Un membre du RPF. Un anticommuniste primaire. Un démocrate.
Il convoque une assemblée de truands dans l’heure : une dizaine de braqueurs, souteneurs, vendeurs de came et anciens parachutistes égarés dans le crime. Il les aligne dans les cellules. Les entretiens d’embauche peuvent commencer.
Regardez « monsieur Thé », un ancien du Sud Vietnam accusé de meurtre, 1,70 m, ceinture noire de judo, ancien tortionnaire de Saigon perdu dans Paris après la fin de la guerre d’Indochine. Il se met au garde à vous dès que

l'avocat entre dans la pièce. Le silence ne dure pas. L'avocat est un charmeur. Il demande immédiatement des nouvelles de la famille.
Monsieur Thé est un mari créatif. Huit gosses en train de grandir à La Courneuve. Sa femme travaille dans une crèche. Elle n'arrive plus à s'en sortir. L'avocat l'écoute pendant deux minutes. Un accent à couper au couteau. L'avocat comprend à peine un mot sur deux puis annonce la couleur :
« J'ai besoin de toi… »
Monsieur Thé se raidit. À la limite de chialer. « Moi faire tout ce que voulez… Moi guerrier très efficace… »
L'avocat lui promet une remise de peine et plusieurs dizaines de milliers de francs pour partir dans la semaine en Algérie. Éliminer les commandos OAS qui font régner la terreur à Alger.
Monsieur Thé saute de joie. Monsieur Thé ferait n'importe quoi pour rejoindre sa femme et ses enfants. L'avocat lui tend une feuille et lui serre la main.
« Moi très content de travailler avec toi… »

Cellule suivante : Antoine, souteneur à Pigalle. Le type avait détruit ses concurrents à coups de marteau un soir d'ivresse dans la rue des Martyrs. L'avocat lui promet une remise de peine et un boulot stable – assurer la sécurité autour des villas à Alger, rester jour et nuit à protéger les séances de torture qui se préparent dans les prisons secrètes en Algérie.
Personne ne pose de questions. Personne ne parle des risques et du boulot en Algérie. L'avocat bâille à se décrocher la mâchoire. L'avocat termine son paquet de cigarettes pour tenir le coup.
Regardez « le Russe », le plus jeune d'entre tous, le moins expérimenté.
L'avocat lui demande de plastiquer les bars et les restaurants de l'OAS. Il veut profiter de ses talents de dynamiteur pour que de Gaulle gagne son pari avec l'Algérie. Mais « Le Russe » demande des contreparties. « Le Russe » veut savoir les noms. Connaître les secrets de l'« opération Talion ». L'avocat lui demande de fermer sa gueule. L'avocat lui demande de retourner se coucher en faisant de beaux rêves. « Le Russe » lui pique sa dernière cigarette en riant. « Le Russe » aime bien les gars de l'OAS. Il a des copains dans les commandos Delta. Et puis il n'aime pas les

« bougnoules ». Il déteste ces « crouilles » qui rêvent d'indépendance et de liberté.
Il veut plus de fric. « Le Russe » fait le malin plus de dix minutes. L'avocat lui décroche un sourire et sort de la pièce poliment.
J'imagine le lendemain, « le Russe » se balançant autour d'une corde au milieu des douches, toutes les recrues apercevant ses deux orbites baignées de sang. Je vois les deux yeux du « Russe » collés au mur en signe d'encouragement.

Alger, décembre 1961

Les barbouzes essaiment dans Alger par petits groupes de trois, infiltrent les bars, les restaurants, plantent des micros sous les tables, dans les chambres d'hôtels suspectes, les appartements, recrutent à tour des bras des informateurs, les interrogent, les torturent dans les caves des villas.
Michel Lievin, des commandos Delta, reste attaché à une chaise électrique, un petit coup sur le nez, de petites frappes sur la tempe et la carotide, pendant des heures et des heures. Il ne tiendra pas. Un cadeau pour les fêtes de Noël : le plasticage du restaurant Le Grand Rocher : BOUM ! Plus de douze morts, des membres de l'OAS retrouvés dans les débris. Un cadeau pour la nouvelle année ; le plasticage du café Voiron dans le centre-ville d'Alger. Une bouteille de butane, reliée à un pain de TNT et un détonateur en acide. BOUM ! Les corps soufflés à 20 mètres à la ronde. Onze cadavres retrouvés dans un repaire de l'OAS – petit cadeau de Marcel Hongrois, ancien officier parachutiste torturé par la Gestapo en 1944, à tous ceux qui ne comprennent pas de Gaulle.
La réplique des « commandos Jésus » de Bab El Oued intervient le même jour, à 23 h 40. Ils se glissent entre les villas du nord de la ville, munis de lance-roquettes et de LRCA de 73 mm, mitrailleuses lourdes et grenades autour de la ceinture. Les barbouzes sont terrées dans leur villa des hauteurs, en train de fêter les exploits de Marcel Hongrois. Hourra pour la nouvelle année !
BOUM ! BOUM ! BOUM !
Les premières roquettes des bazookas de l'OAS s'abattent sur l'aile droite de la maison. Les « commandos Jésus » continuent de tirer en arc de cercle.

Les tirs d'un 73 mm fleurissent sur les décombres. Les barbouzes tentent de se défendre. En vain. Un, deux, trois, quatre… onze morts d'affilée. C'est le deuxième étage qui s'effondre. Les corps des barbouzes sous les tonnes de pierres.
Michel Massenet, un homme de l'OAS, avance lentement pour balancer une grenade dans les restes fumants de la maison. Pas de chance. L'un des Vietnamiens l'a vu et lui balance une balle dans la tête. BLAM ! Le massacre de la Saint-Sylvestre. Il y eut celui d'Al Capone à Chicago lors de la Prohibition. Il y a maintenant celui des barbouzes et de l'OAS à la Saint-Sylvestre. Les horreurs sont devenues la norme.
La nouvelle mission des barbouzes consiste à neutraliser la radio pirate des commandos de l'OAS.
José Salord et Alexandre Tislenkoff sont amenés dans une villa. Interrogés sauvagement pendant des heures, avant qu'une énorme explosion ne retentisse et ne fasse voler les entrailles d'une dizaine de barbouzes présents dans la maison. Des cadavres projetés à 20 mètres, les fondations encore une fois qui s'effondrent.
Pas de pitié pour les barbouzes. Dix huit morts dans les décombres.
Mais l'opération Talion a réussi. Le but n'était pas seulement de détruire les gars de l'OAS. Mais surtout de les attirer dans un piège. Les barbouzes avaient servi d'appât. C'était leur rôle. Même si l'avocat ne leur avait pas tout expliqué.

Des tueurs de l'OAS montaient en métropole pour assassiner le président français. De Gaulle évitait les attentats avec charisme. Il n'avait plus confiance dans ses services secrets. Ni la DST, ni la DGSE, trop proches des généraux rebelles. De Gaulle avait chargé « l'avocat » Pierre Lemarchand de recruter des hommes en dehors des circuits officiels.
Professeur de judo, de karaté, restaurateur, repris de justice, français, vietnamien, algérien, ce mélange hétéroclite composait son armée souterraine. Tous arrivent de la métropole armes à la main ; lancés à la poursuite des militaires putschistes comme une meute de chiens enragés ; ils se lancent dans l'une des répressions les plus violentes de notre histoire.
Voici quelques noms jetés en pâture :
« Christian David, futur assassin du commissaire Galibert, François Marcantoni, truand notoire, futur agent électoral et garde du corps de

Sanguinetti, inculpé dans l'affaire Markovic, Ange Simonpierri, qui deviendra célèbre dans plusieurs affaires de drogue, Marcel Francisci, futur conseiller général UDR, baptisé par les Américains "monsieur Héroïne", Dominique Venturi, dit Nick, trafiquant de drogue de haute volée[17]. »
Tous ces hommes seront protégés de longues années par le pouvoir. Ils continueront à colmater les brèches du pays, à l'ombre des livres d'histoire. Nous sommes les héritiers de leurs combats. L'identité française après la guerre d'Algérie. L'identité barbouze.
Dans les couloirs du ministère de l'Intérieur on murmure que trois ans plus tard, en 1965, les services secrets marocains organisèrent avec ces mêmes hommes l'enlèvement de Ben Barka à Saint-Germain-des-Près. Mais cette fois, de Gaulle n'avait pas été prévenu.

24 octobre 1965 à Paris

Gaston Boué-Lahorgue est dans son bureau de la police, 11 rue des Saussaies, il dirige maintenant la Brigade de documentation et de recherches criminelles, ancêtre de l'Antigang et de la BRI.
Vous vous souvenez de lui ?
Vous savez, le commissaire de la DST qui a fait ses premiers pas en Indochine, à Saigon. C'est l'un des héros du roman de Graham Greene, *Un Américain bien tranquille*.
Il sera le futur patron de mon père pour l'infiltration des mouvements d'extrême gauche après les émeutes de Mai 68.
Nous sommes à quelques jours de l'enlèvement et de l'assassinat de Ben Barka, le 29 octobre 1965.
Boué-Lahorgue est en train de regarder ses fiches : les écoutes téléphoniques de la veille, un bordel de la rue Niel dans le XVII^{e} arrondissement.
C'est la bande à Jo Attia qui dirige la « boutique ».
Parmi eux, Jean Palisse, un ancien copain de Pierrot le Fou, l'un des membres actifs du gang des Tractions Avant qui terrorisait les fourgons blindés dans les années 1950, maintenant reconverti dans le proxénétisme dans les beaux quartiers de Paris. Il y a aussi là Boucheseiche, un ancien collabo de la rue Lauriston reconverti en gaulliste ; André le Ny, Dubail,

proxénètes et trafiquants de came occasionnels pour les Marseillais. Ils tiennent le pavé parisien, la drogue et les filles pendant que Jo Attia purge une peine de prison à Fresnes… Et derrière ces hommes : l'avocat Lemarchand… encore lui. Le recruteur en chef des barbouzes en Algérie. Il est dans l'ombre du complot Ben Barka.
Nous savons maintenant, grâce au commissaire Lucien Aimé-Blanc, que toute la police parisienne était au courant des agissements du général Oufkir et des services secrets marocains ; en partie grâce aux enregistrements téléphoniques de Gaston Boué-Lahorgue et son équipe de la BDRC[18].
Alors pourquoi de Gaulle a-t-il piqué une colère en découvrant le scandale ? S'agit-il d'un accident ? Oufkir et les barbouzes aurait tué Ben Barka au lieu de le ramener au Maroc ? S'agit-il d'un complot ? Le roi du Maroc voulant éviter que de Gaulle ne rencontre son ennemi Ben Barka ?
Mais quand Ben Barka est enlevé boulevard Saint-Germain et emmené dans une maison près de Paris, tous les ennemis du pouvoir vont se venger et alimenter le scandale.
Les déçus de l'OAS, l'extrême droite parisienne qui ne cherchent qu'à nuire à de Gaulle et son équipe. Les membres du Parti communiste, toujours prompt à dénoncer les erreurs du gouvernement en brandissant le portrait de Staline et des démocraties de l'Est.
Le parti socialiste français, emmené par Mitterrand, qui se méfie avec raison du SAC et de l'emprise politique de De Gaulle sur les truands et les services secrets. La présidentielle est dans quelques mois et il serait dommage de ne pas profiter de la situation pour affaiblir les gaullistes.

Nous sommes un pays divisé et meurtri. Une nation presque tribale qui doit aux barbouzes la défense de la démocratie, mais aussi son affaiblissement. La France est un concept vide, un écran blanc où se projettent nos fantasmes et nos crimes. La France est gaulliste avec les barbouzes, d'extrême droite avec les nostalgiques de l'Empire, d'extrême gauche avec les adorateurs de Moscou. Une suite d'incohérences, sans aucune logique, ni aucune stabilité. La France est royaliste et républicaine, révolutionnaire et conservatrice. La France est moribonde depuis 1940. Et son corps déchiqueté dans les limbes de la Guerre froide ne tient qu'au fil de la République attaquée de tous les côtés, le fil de Marianne, cette France qui

nous permet encore de croire en l’avenir, quand la corde n’est pas trop serrée autour de notre gorge.

7.

Devenir terroriste

La France n'est plus un Empire mais une Nation soutenue à bout de bras par de Gaulle et les présidents qui vont suivre. Et le danger qui la menace jaillit dans ses propres rues à l'orée des années 1970 : des Français et des Arabes attiré par le sang, la haine du pouvoir démocratique chevillée au corps comme une ceinture d'explosifs.
Si Mai 68 a ouvert la liberté des mœurs et donné aux femmes les droits qu'elles méritaient depuis toujours, l'époque agitée de la guerre du Vietnam et de celle des pays arabes contre Israël a donné naissance à des groupes politiques extrêmement violents. Tout d'abord attirés par le maoïsme et les révolutionnaires du tiers monde (FPLP et Fatah), les jeunes terroristes vont bientôt applaudir la révolution iranienne avant de sombrer dans des attentats dont on ne distingue plus vraiment les motifs et les causes. Beaucoup de terroristes du Fatah et du FPLP (tendance marxiste) vont basculer ainsi du côté du Djihad.
Que[19] certains aient pu croire que le groupe Action Directe (tendance marxiste) fut manipulé à la fin des années 1980 par les Iraniens (dans l'assassinat du patron de Renault Georges Besse et du général Audran) n'est pas anodin. Nous voyons venir à la fin des années 1980 une frontière de plus en plus poreuse entre le terrorisme d'extrême gauche et celui de l'islam radical.
Mais la meute des nettoyeurs était prête pour le combat. Les médias ne s'intéresseraient qu'aux échecs de leurs missions ; c'était comme une motivation supplémentaire pour les chasseurs de terroristes.

Khartoum, août 1994

Une capitale écrasée par la chaleur, plus de 48 degrés à l'ombre au bord du Nil bleu, et le vent qui lamine les rues vides, les broie, les étire comme un cauchemar dont on ne se réveille pas. Les mouches viennent s'agglutiner

sur les peaux sombres des enfants et les fumeurs de kat ensommeillés dans les boutiques tentent désespérément de protéger leurs chairs des piqûres vives des insectes. Même les rats n'ont pas la force de chercher les miettes de pain disséminés dans les étals et les devantures des magasins en plein après-midi. Seuls les cafards osent encore disparaitre sous les mendiants assis à l'ombre des immeubles. L'ambassade française climatisée, rue Amarat, coincée entre la courbe du Nil bleu, au nord de la ville. À l'intérieur, une demi-douzaine d'hommes attendent patiemment à l'ombre des salons. Fument des cigarettes. Jouent aux cartes. S'emmerdent à mourir.
Ils vont bientôt sortir en jouant aux hommes d'affaires, aux journalistes, aux médecins chargés de guérir les malades qui se traînent dans les rues, chassés des hôpitaux délabrés et des dispensaires chrétiens qui ferment peu à peu sous la loi islamique. Ils attendent de récupérer un Vénézuélien, un meurtrier, un retraité de la Révolution. De l'autre côté de la ville, un alcoolique est plongé dans les bras d'une putain soudanaise ; assommé par le whisky et une chaleur trop forte, il est au rez-de-chaussée d'une résidence de standing au centre-ville. Entouré de ses gardes du corps arabes fanatisés par son aura de vieille rock star du terrorisme à bout de forces. Illich Ramírez Sánchez, alias Carlos, se vautre dans la luxure depuis des décennies. Mais le mur de Berlin est tombé, ses patrons syriens et libyens l'ont abandonné à son cancer des testicules qui le ronge chaque jour un peu plus, Carlos s'est converti à l'islam pour continuer à alimenter sa haine contre l'Occident et Israël, symbole de la corruption et du capitalisme.
Les nettoyeurs vont bientôt le récupérer à l'hôpital. Le général Rondot et ses hommes vont venger la mort de leurs collègues de la DST, Raymond Dous et Jean Donati, assassinés par le « Chacal », rue Toullier à Paris, presque vingt ans plus tôt. Le général Rondot et ses hommes vont bientôt venger tous les morts innocents de cette pourriture de la Révolution. Les grenades lancées devant le Drugstore Saint-Germain en 1974, faisant deux morts et plus de trente-quatre blessés. La bombe dans le train Paris-Toulouse le 29 mars 1982, faisant 5 morts et 77 blessés. La voiture piégée rue Marbeuf en 1982, encore un mort, encore une autre bombe à la gare Saint-Charles de Marseille en 1983, fauchant la vie de 5 innocents.
Et pourtant, le pire du terrorisme est encore à venir. Le pire du terrorisme se délasse dans les jardins de Khartoum à quelques kilomètres : Ben Laden et

Imad Moughnieh ; les chefs d'Al-Qaïda et du Hezbollah se rencontrent depuis un an dans l'une des villes les plus haineuses de la Corne africaine.
Khartoum, 1994.
Ben Laden vit ici depuis deux ans au milieu de ses admirateurs. Le milliardaire saoudien achète à tour de bras, plus de 420 000 hectares de terrains qu'il tente de rendre fertiles avec des engrais et des machines, seule modernité visible dans ce pays déchiré par la pauvreté. Regardez-le inspecter ses plantations à l'est de la ville, entouré de ses gardes du corps qui surveillent ses déplacements en permanence. La voix douce d'Oussama Ben Laden dirige une entreprise de plus de 300 salariés. Chaque vendredi, il écoute les prêches de la mosquée Al-Kabir, à quelques mètres du Nil bleu qui s'étire nonchalamment au nord de la ville, charriant les cadavres de la famine qui flottent sur le fleuve brûlé par le soleil.
Regardez Imad Moughnieh sortir de l'aéroport accompagné de sa troupe, le chef du Hezbollah libanais, à peine trente ans, entrer dans une vieille Mercedes en direction de son hôtel. Imad Moughnieh, responsable de l'attentat du Drakkar à Beyrouth en 1983, plus de 50 militaires français déchiquetés par un attentat kamikaze à l'aube de ce 23 octobre sanguinaire ; responsable des attentats les plus terribles contre le contingent américain, 241 morts à côté de l'aéroport de Beyrouth. Il a chassé les Français et les Américains du Liban, laissant aux mains des Syriens et des Iraniens un pays à feu et à sang. Imad Moughnieh, l'ancien terroriste du Fatah converti lui aussi à l'islam.
L'islam recueille entre ses reins les enfants de la Révolution rouge. La haine d'Israël harnachée au cœur. La haine de l'Amérique. De la France…
Le chef du Hezbollah rendait visite à Ben Laden pour lui enseigner l'art du camion piégé et des attentats les plus perfectionnés de la planète. L'attentat dans le parking du World Trade Center vient de rater à New York et Ben Laden veut apprendre du génie du terrorisme. Le Hezbollah est en avance de quelques martyrs sur l'organisation de Ben Laden…
À Khartoum émerge un monde nouveau : l'une des alliances les plus terribles des prochaines années. Celle du Hezbollah et des sbires de Ben Laden. Avant que les nettoyeurs américains s'arrangent pour que les chiites et les sunnites se massacrent dans les faubourgs de Damas et Bagdad : « Diviser pour mieux régner », disait le vieille adage.
Fouillons maintenant les origines du terrorisme.

Entrons dans le cerveau de quelques agents secrets qui vont infiltrer les organisations de la terreur : de la Gauche prolétarienne aux Brigades rouges italiennes, du FPLP d'Ahmed Jibril au Hezbollah et du Hezbollah aux terroristes d'Al-Qaïda, cette même haine qui prend les masques du marxisme ou de l'islamisme pour justifier des meurtres et des enlèvements.

Novembre 1969, Sochaux

Vous vous appelez Dominique, vous avez vingt-cinq ans, vous travaillez à la DST depuis trois mois. Vous apprenez la manipulation, les mensonges, la psychologie du mal. Vous êtes avec Boué-Lahorgue dans les locaux des Services de la rue de Chevreuil. La devise du vieux briscard : « Les voyous vont te servir d'appât […]. Utilise les plus dingues, des têtes brûlées avec une réputation de tueurs […]. C'est ça qu'il te faut pour infiltrer les gamins terroristes. »

Les émeutes de Mai 68 ont pris la DST par surprise. Les groupes révolutionnaires pullulent un peu partout dans les universités. À Paris, Turin, Londres, San Francisco et dans toutes les capitales occidentales. La guerre du Vietnam fait rage. La plus grande armée du monde se fait humilier par les Vietnamiens devant toutes les télévisions de l'époque. Et le ministre de l'Intérieur français, Raymond Marcellin, fait une véritable fixation sur les organisations d'extrême gauche en train de naître. Il a créé une structure équivalant au Bureau de Liaison qui luttait contre l'OAS. Il a doublé les effectifs de la DST, des RG, il lance ses centaines d'infiltrés dans les mouvements trotskistes, maoïstes, anarchistes, staliniens…Vous traînez dans les universités, les prisons, vous lisez les fiches des informateurs, des repris de justice. Vous cherchez les failles : problèmes d'argent et de discipline. Problèmes de cœur et de politique.

Un soir de novembre 1969 ; vous entrez dans un HLM de la banlieue des usines Peugeot, à l'est de la France – grande barre de ciment perdue autour des usines, des dizaines de familles qui s'entassent à plus de trois cents kilomètres de Paris.

C'est là qu'habite une petite frappe de banlieue, un apache, un voyou, une racaille, délinquant de droit commun assez dangereux pour plaire aux dirigeants maoïstes de la capitale. Denis Mercier, vingt-cinq ans, mari et

père de deux petites filles adorables. Il vient de sortir de prison à cause de sa participation aux émeutes de Mai 68 à Sochaux, deux morts dans les manifestations, les gendarmes mobiles ont tiré sur la foule de manifestants. Votre femme bosse à l'hôpital de la région et a vu tous les blessés, les mains arrachées, les balles dans la peau des casseurs ; ouvriers et étudiants démunis face à la charge policière. Les émeutes les plus sanguinaires de Mai 68. Il est quatre heures de l'après-midi et vous sonnez à la porte de Denis Mercier. Un type mal habillé, trapu, un roux à la gueule de molosse. Vous faites les présentations :
« Je suis journaliste… je sais que vous avez participé aux émeutes… mon journal est prêt à vous payer cher pour comprendre ce qui s'est passé… »
Denis Mercier observe votre visage : gueule de rital et yeux verts. Puis vous ouvre la porte avec méfiance. Parle des deux manifestants assassinés par les gardes mobiles le 11 juin 1968, des représailles, de son caractère de casseur qui l'a entraîné à tabasser des flics et terminer pour quelques semaines en prison. Denis Mercier est un vantard. Denis Mercier a besoin d'argent. Denis Mercier fera l'infiltré idéal.
Les jours, les semaines passent et vous revenez le voir de temps en temps, tout en douceur. Vous lui demandez de plus en plus de détails et l'invitez dans des restaurants de plus en plus chics à la frontière suisse. Lui demandez bientôt de s'intéresser aux jeunes maoïstes qui viennent dans les usines Peugeot s'établir et créer les foyers de la Révolution. Des étudiants de la Gauche prolétarienne, de loin les plus dangereux. Vous le payez pour assister aux réunions : quelques centaines de francs pour chanter *L'Internationale* avec les apprentis tueurs qui prêchent la haine en permanence.
Tuer de Gaulle. Tuer Nixon. Tuer Andreotti et les chefs impérialistes de l'Occident. Venger la mort de Che Guevara. Venger la mort de Ben Barka, celle de Malcolm X et de Martin Luther King.
Vous vous appeler Dominique Defendi et vous le prenez lentement dans les filets de vos mensonges. Vous n'êtes pas un journaliste. Vous n'êtes pas un sociologue. Vous êtes un homme des services secrets qui cherche à recruter une taupe.
Et Denis Mercier le sait et adore le fric que vous lui donnez…

Vous le surveillez en douceur.
Sa femme ne supporte plus ses absences. Ses colères. Ses mensonges. Denis Mercier est devenu un informateur de la police. Un vendu. Un indic. Il fait semblant de croire au communisme. Il fait semblant de lire le *Petit Livre rouge* de Mao. Il aime l'argent. Vous lui donnez de plus en plus d'argent. Vous dites : « Commence à faire des attentats. Montre que tu n'as peur de rien. »
Et Denis Mercier fait de plus en plus d'attentats. Pousse les maoïstes à encore plus de violence. Denis Mercier adore la violence. Denis Mercier est un ouvrier. Les ouvriers sont les vrais révolutionnaires. Les étudiants maoïstes tombent dans le panneau de la provocation. Denis Mercier casse la gueule des syndicalistes jaunes à la solde du patronat. Et vous lui dites : « Continue, on te couvre… » Denis Mercier fabrique les bombes, des tracts à la gloire de la Révolution. Denis Mercier organise la destruction des succursales de l'usine Peugeot à Montbéliard. Il retourne en prison. Vous allez voir le juge pour qu'il libère Denis Mercier. Lui demandez de faire toujours plus d'attentats. Denis Mercier commence à manier les armes. Vous lui en achetez. « Nous voulons que tu montes à Paris rencontrer les chefs de la Gauche prolétarienne. » « Nous », c'est-à-dire Boué-Lahorgue qui vous forme à la manipulation. Au chantage. À la surenchère de la révolte.
Boué-Lahorgue connaît bien les maoïstes. Boué-Lahorgue vous parle de l'Indochine : de ces vietminhs qui ont terrassé une armée française trop sûre d'elle en 1954.
Vous êtes un corrupteur. Vous êtes un terroriste. Vous organisez les provocations pour faire monter Denis Mercier dans l'organisation de la Gauche prolétarienne. Et vous espionnez sa femme qui le rejette et ne comprend pas. Sa femme qui ne supporte plus ses absences. Denis Mercier n'a pas le droit de parler de son véritable métier, c'est la loi du silence qui règne à la DST.
Il travaille pour la DST. Il travaille pour le terrorisme. Perdu entre les paroles communistes et l'argent de la DST.
Son cerveau se dilate et s'écartèle. Vous le voyez lentement perdre pied. Avant que le chef de la Gauche prolétarienne ne le convoque à Paris. Denis

Mercier parade maintenant au milieu des Benny Levy et des Serge July, des Olivier Rolin et des Alain Geismar, tous ces hommes qui appellent à la guerre civile et au meurtre des patrons d'usines, des capitalistes et des bourgeois. Denis Mercier a pris la grosse tête. Au milieu des Yves Montand, Jean-Paul Sartre et Jean-Luc Godard, les idiots utiles de la Révolution. Denis Mercier joue son rôle à merveille. Un peu trop convaincant, même. Vous vous demandez presque s'il ne va pas se mettre à vous trahir.

Vous savez qu'en Italie et en Allemagne, qu'au Japon et aux États-Unis, les meurtres, les bombes, les emprisonnements se multiplient. Les manifestations à la gloire de Mao. Vous savez que vous êtes une cible de choix si jamais Denis Mercier voulait vous trahir.

Vous le voyez apprendre à ses gamins à aimer la Révolution. Sa femme Nicole lui en veut. Sa femme ne le reconnaît plus. Denis Mercier est devenu étranger à lui-même, pris dans le tourbillon de la schizophrénie. Vous commencez à vous méfier de plus en plus. L'impression qu'il peut vous échapper à tout moment. Denis Mercier est presque devenu un ami. Un ennemi. Il commence à croire à la Révolution. Denis Mercier se prend au jeu. Se bagarre à la sortie des usines, admire de plus en plus les attentats maoïstes des Brigades rouges italiennes. Les attentats de la Bande à Baader. Les attentats de l'Armée rouge japonaise. Les attentats terroristes des soldats du FPLP. Il regarde à la télévision les détournements d'avions. Les explosions. Il vous le dit en rigolant : « J'adore la Révolution. » Il vous le dit avec un humour noir. À faire froid dans le dos. Et sa femme s'éloigne peu à peu. Denis Mercier n'a plus que la Révolution pour donner un sens à sa vie. Boué-Lahorgue vous demande de vous méfier, d'emporter une arme à chaque rencontre, Boué-Lahorgue vous demande de ne plus le lâcher d'une semelle. Denis Mercier a pris de l'importance. Denis Mercier commence lui aussi à vous mentir. À perdre les pédales. Sa femme demande le divorce. Ses enfants s'éloignent de plus en plus. Denis Mercier perd la boule. C'est l'époque où les maoïstes de l'Armée rouge japonaise se massacrent entre eux ; douze morts torturés dans la campagne au Japon en février 1972.

C'est l'époque ou Nixon vient serrer la main de Mao à Pékin, le 21 février 1972, prenant à revers tous les maoïstes européens fans de la Révolution culturelle.

Les dirigeants de la Gauche prolétarienne sont pris par surprise.

C’est l’époque des massacres aux jeux Olympiques de Munich, des Palestiniens marxistes de Septembre noir prennent en otage des sportifs israéliens et les abattent à coups de fusils mitrailleurs et de grenades. Le chef de la Gauche prolétarienne est juif et commence à se méfier des terroristes du Moyen-Orient. Benny Levy pris dans la tourmente. La Gauche prolétarienne commence à se diviser. À se fissurer. Avant qu’elle ne se dissolve et laisse la place à ses enfants antisémites. Les sbires d’Abou Nidal tirant sur des juifs en plein Paris. L’attentat de la rue des Rosiers et le tri des juifs dans le détournement d’avion d’Entebbe…
Denis Mercier est perdu. Denis Mercier a tout perdu.
La Gauche prolétarienne se dissout en novembre 1973, se transforme peu à peu dans les coursives des groupes autonomes. Denis Mercier se dissout en novembre 1973, un accident de voiture en pleine campagne, un attentat solitaire au milieu d’une forêt rouge de sang.
Les premiers attentats kamikazes ne sont pas ceux des salafistes ou des « moudjahidines du peuple » en Afghanistan. Les premiers attentats kamikazes sont ceux des maoïstes japonais à Lod en 1972.
Des jeunes terroristes alliés au FPLP ouvrant le feu sur des innocents dans un aéroport israélien, tuant 27 personnes et ouvrant le cycle des suicides médiatisés. Des attentats antisémites.
Beaucoup des anciens maoïstes du Fatah et du FPLP vont rejoindre le giron du Hezbollah ou du Jihad islamique ; la haine d’Israël chevillée au corps. Ce n’est pas un hasard si le terroriste Carlos s’est converti à l’islamisme et soutient encore maintenant les exploits de Ben Laden. En dix ans à peine, le drapeau rouge s’est repeint au vert de l’islamisme.
Le monstre commence à apparaître de plus en plus clairement devant nos yeux. L’hydre à trois têtes de nos démons du XX^{e} siècle : nazisme, communisme et islamisme, unis dans la destruction de l’Occident, la haine de l’individu et de la liberté.
Un certain goût de la mort, romantisme criminel dont les portraits d’Hitler, Mao et Ben Laden sont les figures les plus spectrales.
Mais les nettoyeurs français sont définitivement du côté de la réaction. Ils sont antiromantiques par essence. Des antirévolutionnaires. Les nettoyeurs français ne rêvent pas. N’espèrent pas. N’ont aucune utopie. Ils sont pour l’ordre établi. Le *statu quo*. La sécurité des citoyens. Ils profitent de leur

expérience du terrorisme pour infiltrer les groupes avec une aisance dont beaucoup de pays envient les techniques. Bien avant que Ben Laden soit une priorité américaine en 1995, nos analystes de la DGSE et de la DST avaient parfaitement compris que, pour lutter contre le terrorisme, aucun satellite, aucun ordinateur ne pouvait rivaliser avec l'infiltré.
L'arme absolue des nettoyeurs dans les affaires de terrorisme.

Vous allez bientôt manipuler un djihadiste, un salafiste. Omar Nasiri, né en 1967 à Tanger, dont l'aventure à l'orée des années 2000 est considérée comme « sans équivalent » par Michael Scheuer, l'ancien chef de l'unité chargée d'Oussama Ben Laden à la CIA. Il est la figure moderne du voyou qui bascule dans le terrorisme à cause d'un frère plus âgé, à l'image de Mohammed Merah ou Djokhar Tsarnaïev. Mais à la différence qu'Omar va rejoindre les rangs des nettoyeurs et venir manger dans la main de la DGSE.
Vous êtes un agent de la DGSE. Vous êtes dans une ambassade à Bruxelles en train de lire le journal. Et vous allez faire la connaissance de l'un des plus incroyables infiltrés que les Services aient connus depuis Hans Thilo Schmidt.
Omar Nasiri, son destin est tellement représentatif des jeunes musulmans perdus entre deux pays, entre deux civilisations, bombes à retardement disséminées dans nos banlieues grises de Lyon, Marseille, Lille et Paris, celles de Londres et de Boston, Bruxelles et Madrid, qu'il déroule devant nous avec précision les processus psychologique de la schizophrénie moderne. Cet oscillement permanent des jeunes paumés entre la voyoucratie et l'islam, entre l'occident et le puritanisme musulman, entre les services secrets et le terrorisme.
Au pire, l'histoire Omar Nasiri est un faux, un mensonge, une affabulation, mais restera quand même une prodigieuse hypothèse psychiatrique. Au mieux, c'est un type qui a contribué à faire connaître au plus près les cellules d'Al-Qaïda.
Omar Nasiri est le fils de Denis Mercier et de toute cette génération de terroristes qui va du FPLP au Hezbollah en passant par Action directe et la Gauche prolétarienne, admirateurs de la Révolution culturelle de Mao puis de celle de l'ayatollah Khomeiny en Iran. Tous ces hommes et ses femmes qui se servent de la haine de l'Occident pour prospérer sur les ruines d'un

monde pris en tenaille par la corruption et l'injustice. Mais qui vont trahir au profit des nettoyeurs.
Entrons dans la peau d'un officier traitant du terrorisme islamiste. Nous sommes en 1995 à Bruxelles, dans l'une des capitales occidentales où pullulent les musulmans les plus radicaux. La guerre d'Algérie fait rage depuis quatre ans.
Khaled Kelkal vient d'exterminer des innocents dans le centre-ville de Paris. Les bombes du métro Saint-Michel en 1995, les huit cadavres des Français déchiquetés pour la gloire du GIA.
Mohammed Merah n'a pas encore cinq ans, le petit Mohammed pleure le divorce de ses parents dans sa chambre de la banlieue de Toulouse.
Vous êtes au consulat de France lorsqu'un homme se présente dans le hall. Un Marocain voulant parler à un officier de la DGSE. Vous vous méfiez de ce genre de type, souvent des escrocs du renseignement qui ne veulent que de l'argent pour vous inonder d'informations inutiles. Ou qui cherchent peut être à vous faire tomber dans un piège. Égorger un officier de l'ambassade. Arracher la tête d'un attaché militaire français. Tous ces fanatiques islamistes qui ne demandent qu'à trahir les mécréants. Vous l'emmenez dans un hôtel loin du consulat. Vous le fouillez pour voir s'il n'est pas armé. Vous écoutez ce qu'il a à dire en silence, avec un adjoint armé à côté de vous.
Il dit vivre dans une maison de la banlieue de Bruxelles avec des Algériens qui éditent le journal *Al-Ansar*. Des hommes proches du GIA algérien, l'organisation terroriste la plus cruelle des années 1990.
Vous écoutez son parcours. Vous lui posez des questions sur son passé. Vous prenez des notes. Vous commencez à le croire. Vous lui demandez des preuves et il vous donne un exemplaire du journal *Al-Ansar*. Il vous donne l'adresse exacte et le nom des imprimeurs et des djihadistes.
Omar Nasiri est le même genre de profil qu'Hans Thilo Schmidt venu à l'ambassade française de Berlin en 1931 pour trahir son frère et gagner de l'argent. Omar Nasiri aime le djihad, mais encore plus la corruption de l'Occident. L'argent et le plaisir. Mais rien n'est jamais certain avec ce genre de personnage.
Il faut imaginer la peur qui vous étreint à chaque rencontre. Les terroristes comme Omar Nasiri sont comme de la nitroglycérine ; fragile et instable,

difficilement maîtrisable. Combien d'officiers des agences occidentales sont morts assassinés par leur source ?
Les hommes de la DCRI et du MI 5 qui tentent de recruter des Mohammed Merah et Michael Adebolajo ont moins besoin d'une connaissance des réseaux islamistes qu'une relation privilégiée avec la psychiatrie. C'est l'art difficile de la manipulation. Peu d'officiers ont le droit de participer à ce genre de prouesse. Il faut jouer l'ami et montrer les limites. Sentir le danger ou les opportunités.
Vous essayez de l'attendrir, de le faire rire. Vous lui montrez des centaines et des centaines de photos de djihadistes. Omar joue le jeu. Mais vous sentez en lui l'amour de l'islam et la haine de votre métier. La haine de soi-même et du monde entier.
Son regard se tourne toujours vers les déshérités de la terre, toutes ces victimes musulmanes qui souffrent, des côtes marocaines à celles du Pakistan.
Il déteste les généraux du FLN, soi-disant libérateurs d'un peuple algérien qui connaît la misère depuis trop longtemps. Il déteste les Russes – tous les musulmans massacrés à Grozny par les chars d'Eltsine.
Il déteste les Serbes, tous les musulmans de Sebrenica massacrés par les milices communistes aux ordres de Milosevic. Il déteste les dictatures arabes, Moubarak et Ben Ali, Saddam Hussein et Bachar el-Assad, dictateurs laïques entourés de corruption et compromis avec l'Occident ; les Américains et leurs bases militaires salissant la Terre sainte du Prophète depuis la guerre en Irak en 1991, les Indiens et leur guerre inique contre les musulmans du Cachemire, les Chinois et les massacres des musulmans ouïgours, les Français complice du putsch des généraux algériens, les Anglais, les Thaïlandais, les Indonésiens, les Saoudiens, royaumes corrompus des mécréants à Riyad et toutes les monarchies pétrolières du Moyen-Orient.
Mais Omar a fait une bêtise et a besoin de votre aide. Il a besoin d'argent. Vous acceptez de l'aider à condition qu'il vous raconte chaque détail de sa vie intime. Ses secrets. Son passé.

Tout a commencé à la mort de l'un de ses frères un an plus tôt, en 1994.
Omar est éloigné de sa famille ; à Tanger, guidant les touristes dans la Casbah, arnaqueur, escroc de vingt-six ans aimant les femmes, surtout les

touristes occidentales venant s'encanailler avec les Arabes.
Sa famille brisée par le chagrin vit en Belgique et c'est son frère, Hakim, qui vient le chercher pour le rapprocher de sa mère et assister à l'enterrement.
Hakim a deux ans de plus que lui, débarque au Maroc pour recruter des fidèles, lui demande de se convertir à l'islam, presque du chantage : suivre la voie du Prophète, lire le Coran, mâcher du siwak, ne plus croiser le regard des passants dans la rue, ne plus regarder les femmes au-dessus du menton, ne pas laisser son crâne à découvert pour ne pas attirer le Diable…
Omar joue le jeu et se laisse faire, il prend l'avion et habite maintenant dans la banlieue de la capitale belge avec les amis algériens de son frère, rédacteurs du journal *Al-Ansar*, organe de propagande du GIA vantant le combat des moudjahidines partout dans le monde. (Nous avons à notre époque le site Internet « Inspire » qui apprend aux extrémistes musulmans comment tuer ou construire une bombe dans sa cave. Exact décalque de la revue *Tricontinentale* dans les années 1970 qui expliquait aux terroristes marxistes comment construire des cocktails Molotov et des bombes dans leur appartement.)
Omar Nasiri est rapidement perdu entre deux mondes : l'Occident et le fantasme de l'islam. Et son frère l'entraîne dans le Jihad avec patience.
Son ancienne vie de gangster à Tanger est devenue utile à la guerre sainte : les Algériens qui éditent le journal *Al-Ansar* lui demandent de leur fournir des munitions pour les combattants en Algérie.
Son ancienne vie de gangster sera son point faible, l'amour de l'argent et l'envie de profiter de la vie. Omar aime le plaisir, Omar aime le combat.
C'est un cynique, un idéaliste.
Son esprit perdu dans les méandres de la folie. Le double jeu, le mensonge. La foi et la corruption.
Il continue à boire de l'alcool en secret, à fréquenter les prostituées dans les rues de Bruxelles, ses nuits solitaires, perdu dans les bras des infidèles.
Et il prie le lendemain avec d'autant plus de ferveur pour se faire pardonner ses péchés. Les mosquées l'accueillent comme un luxe de tendresse, la douceur des prières pour oublier ses fautes.
La culpabilité harnachée au cœur.
Bruxelles, ce mois de février 1995, il sort du métro dans l'un des quartiers les plus dangereux de Bruxelles. Une mission : acheter des munitions pour

les djihadistes en Algérie.
Il rencontre un trafiquant : « Un jeune Arabe qui se tenait de l'autre côté de la rue. Difficile de le rater : il portait un survêtement Nike tout neuf et ne décollait jamais l'oreille de son téléphone portable. »
Omar l'approche en douceur et lui avoue enfin la vérité : « C'est pour l'Oumma, pour le Djihad… »
Le dealer recule de quelques pas et Omar sait qu'il a réussi :
« Une lueur dans ses yeux et je sus que c'était dans la poche. Il y a des gens comme lui partout dans le monde : ils boivent, fument, sniffent de la coke et sont considérés comme de parfaits infidèles par les vrais musulmans. Mais parlez-leur du Djihad ou de l'Oumma, la grande communauté musulmane, et ils retrouvent aussitôt leur ferveur religieuse. »
Mais le vice le tient et Omar aime trop l'argent pour se dévouer complètement au Djihad.
Il commence à détourner les bénéfices pour son plaisir égoïste. Voler 25 000 francs belges à ses frères algériens (quelques centaines d'euros) pour aller dîner dans un restaurant luxueux de la Grande-Place à Bruxelles. Pour retourner dans les bordels, se défoncer au hasch et se perdre dans la corruption occidentale.
Immédiatement condamné à mort par les djihadistes, c'est comme ça qu'il est venu au consulat français pour sauver sa peau, pour vous rencontrer et demander de l'aide – balancer l'imprimerie clandestine, balancer le trafic d'armes, balancer les circuits de financement du terrorisme, balancer tous ces Algériens qui gravitent dans la maison familiale.
Vous le poussez à s'excuser auprès de ses frères. Vous lui parler du « *toubou lilah* », qui signifie « implorer le pardon du Seigneur ». Omar semble touché et vous remercie. Omar est devenu un espion. Il continue à acheter des armes pour les terroristes. Vous voulez connaître l'organigramme, les noms de l'organisation. Vous faites du renseignement et il ne sert à rien de les arrêter immédiatement. Vous voyez Omar deux à trois fois par mois, lui montrez des centaines et des centaines de photos. Vous lui donnez de l'argent.
Omar commence à acheter des explosifs et à côtoyer Ali Touchant, l'un des organisateurs des attentats du métro Saint-Michel et de la prise d'otages du vol Air France à Marseille.

Vous le laissez faire jusqu'à ce qu'il veuille partir en Afghanistan, s'entraîner avec les djihadistes venus du monde entier dans les camps retranchés d'Al-Qaïda et des Talibans.
Il y avait Cuba en 1966, tous ces gamins perdus de l'Occident qui allaient combattre les démocraties dans les camps communistes à côté de La Havane.
Il y avait le Liban et le Yémen dans les années 1970, tous ces Italiens des Brigades rouges et ces Allemands de la Bande à Badeer qui s'entraînaient avec les Arabes du FPLP et du Fatah pour libérer les peuples de l'oppression.
C'est maintenant l'Afghanistan qui est devenu le nouvel eldorado de l'internationale terroriste.
Longue route poussiéreuse à la frontière du Pakistan, vous aidez Omar à partir dans les montagnes, à traîner dans les madrasas et les mosquées, dans les villages.
Vous le laissez apprendre la guerre, le maniement des armes et des explosifs, les marches forcées dans les montagnes, les techniques de guérilla avec les partisans tchétchènes et bosniaques.
Entendre les balles de 9 mm claquer sur les cibles, les fusils automatiques résonner dans les montagnes, jets de lumière dans le froid : apprendre la faim, à maîtriser la faim, apprendre la guerre contre l'Occident, contre lui-même.
Omar a changé d'identité dans les camps de Kaldhen.
Il s'appelle maintenant Abou Imam, du nom du premier calife, ami de Mahomet, il prie la nuit et le jour pour que les anges déferlent sur le monde, faire advenir le règne d'Allah le Grand, Allah le Bienfaiteur, le Miséricordieux : il rêve de l'Apocalypse comme beaucoup de marxistes rêvaient de la chute de l'Amérique, la fin du libéralisme qui mourrait de ses contradictions ; Omar rêve d'un monde où ni la corruption ni le crime ne viendrait troubler le règne d'Allah, celui du paradis à venir.
Vous le recroiserez à Istanbul après son retour d'Afghanistan. De plus en plus persuadé de la beauté occidentale.
Omar est un schizophrène. Vous essayez de l'infiltrer dans la mosquée de Finsbury Park avec le MI5 anglais pour comprendre de plus près la mentalité des Abou Hamza et Abou Qatada, les proches de Ben Laden qui prêchent le djihad dans les rues de Londres.

Avant qu'Omar ne tombe amoureux d'une jeune femme, mettant un terme à son aventure pour les services secrets, allant vivre avec elle à Berlin, oubliant le djihad et la DGSE.

Ben Laden et Imad Moughnieh ont perdu la guerre contre l'Occident. Al-Qaïda et le Hezbollah sont en train de se massacrer dans les faubourgs de Damas – sunnites et chiites rejouant les guerres entre musulmans des premiers temps. Depuis 2001, il n'y a plus de pays pour servir de camps retranchés à ces malades de Dieu : Obama et ses drones nettoient les moindres recoins des montagnes à la frontière avec le Pakistan.
L'islamisme est peut-être encore plus divisé que nous ne l'imaginions. Les « démocraties » en Égypte et en Tunisie vont encore l'affaiblir.
C'est le seul espoir que nous avons pour ne pas tomber dans une guerre des civilisations. Les deux rives de la Méditerranée basculant dans une guerre civile de basse intensité, mais très meurtrière. Avec des attentats échappant à la surveillance des nettoyeurs.
Espérons que les pays arabes règlent leur problème sans que le terrorisme ne déborde trop dans la sphère des pays européens.
Le seul repli des loups devenant leur propre appartement et l'ordinateur qui leur sert de mosquée – Mohammed Merah reclus dans son deux pièces de Toulouse, plongé dans la lecture d'un « roman » qui a remplacé le *Petit Livre rouge* de Mao : le Coran et les interprétations délirantes des salafistes.

8.

L'éternelle corruption

Saint-Martin, avril 2011

Nous sommes loin du Moyen-Orient et des déserts brûlants de la Corne de l'Afrique, loin de l'Afghanistan et des montagnes de l'Helmand gorgées d'opium et de sang, mercenaires et djihadistes se hissant sur les pistes écrasées par la chaleur.
Nous sommes dans les mers Caraïbes, à quelques kilomètres de Cuba et Puerto Rico, dans une île, Saint-Martin, où règnent les Empires des mafias turque et italienne, russe et américaine.
La mondialisation à l'œuvre du crime.
Je regarde les hôtels, les casinos, les bordels et les magnifiques restaurants de l'Orient Bay, ceux de l'aéroport construits par Lucky Luciano et Meyer Lansky dans les années 1960, parrains de la Cosa Nostra, fondateurs des organisations les plus dangereuses de la planète.
Je bascule dans les nuits chaudes de Phillipsburg, au milieu des vendeurs de drogues et des touristes venant ici pour goûter à cette liberté absolue qui règne sur ce bout de terre abandonné face à la mer émeraude, nacre fertile des nuits tropicales.
Je suis avec un commandant des services secrets, avec qui j'ai décidé de partir dans cette île pour creuser les sillons oubliés de l'histoire de France.
Je suis dans un de ces bars sur la montagne au sud de Saint-Martin, dans l'un de ces décors de western où se mélangent consuls et politiciens, truands, prostituées de haut vol et membres des services secrets. C'est là que l'idée d'écrire sur la corruption me vient à l'esprit, me prend à la gorge comme une mauvaise angine.
Frédéric a travaillé plus de trente ans à la DST, il est rentré en même temps que mon père dans les services secrets et à force de l'entendre parler de ses aventures à l'autre bout du monde, j'ai voulu partir avec lui dans cette île

incroyable, pour comprendre la France, les liens de ses politiciens avec la corruption, la sombre folie de nos dirigeants.
Je suis devant le Maho-Rees, l'un des hôtels les plus anciens de l'île de Saint-Martin, où rôde le personnage le plus puissant : Rosario Spadaro, un initié de Catane, l'ami de Santapaola et des tueurs de la Cosa Nostra des années 1990, les assassins du juge Falcone.
Je suis avec Frédéric Henriot et il me parle de ce mafieux, Rosario Spadaro, dont les activités n'ont presque jamais été bloquées par la justice ; le cauchemar à la lueur des pylônes qui défilent maintenant sur le bord de la route.
Saint-Martin est née dans les années 1960, lorsque Fidel Castro a expulsé la Cosa Nostra de Cuba, nationalisant en quelques semaines tous ses hôtels et ses casinos, attirant vers lui les instructeurs du KGB pour fonder sa société idéale.
Meyer Lansky et Lucky Luciano, les deux inventeurs de la Cosa Nostra, les deux amis des faubourgs de Brooklyn, le juif et le rital, les deux petits génies de la pègre new-yorkaise, ont décidé d'implanter leur business tout autour de Cuba, inventant le tourisme et aidant la CIA à empêcher toute nouvelle révolution communiste dans les Caraïbes.
Leurs successeurs sont une galerie de monstres.
Vous vous souvenez peut être de Toto Riina, le boucher de Corleone ; véritable parrain de la Cosa Nostra depuis les années 1970 et sa guerre fratricide contre les Parmelitains ? Toto Riina, le dictateur mafieux de Sicile, celui qui a déclenché une guerre à outrance contre l'État italien dans les années 1990 en faisant exploser des bombes pour tuer le juge Falcone et ses amis du parquet italien.
Spadaro faisait partie de son clan et s'est installé à Saint-Martin à la fin des années 1970 pour agrandir son empire.
Mais revenons à l'aventure de Frédéric Henriot. Revenons au début des années 1990, juste après la chute du mur de Berlin, loin des islamistes des rues de Londres ou Islamabad, loin de ces puritains détestant les vices de la nature humaine.

1992, Saint-Martin

Visez un peu sa démarche longue dans l'aéroport de Juliana, sa carte de commandant de la DST, sa veste en daim qu'il enlève en sortant de l'avion. Le soleil frappe déjà ses yeux bleus, la chaleur étouffante des Caraïbes écrase son corps de 1,85 mètre.
Février 1992, avant que les juges ne fouillent les secrets de Port-de-Plaisance, Frédéric Henriot débarque dans l'île de Saint-Martin, le repère le plus hallucinant des voyous du monde entier. C'est lui qui doit monter la première antenne de la DST, enquêter sur une gigantesque escroquerie à la Mutuelle des fonctionnaires. Plus de 2,5 milliards de francs détournés au profit de…
Frédéric doit trouver les coupables.
L'entreprise est au bord de la faillite et risque de provoquer un scandale gigantesque. Nous sommes un an avant les élections législatives de 1993 et les clans chiraquien et mitterrandien commencent les attaques en faisant fuiter les infos aux juges et aux journalistes – aussi manipulables que des militants de partis politiques.
Frédéric se rend à son hôtel et pose ses affaires avant de parcourir ses dossiers : le complexe de Port de Plaisance, construit en 1983 sous les ordres de Michel Baroin, patron de la Fnac, de la GMF, grand maître du Grand Orient, comporte : une marina pour bateaux de luxe, un hôtel et 300 chambres, des courts de tennis, un casino, un restaurant, un parking…
C'est le plus grand complexe touristique des Caraïbes, situé juste en face de Simpson Bay et d'un autre complexe appartenant à Rosario Spadaro.
Les notes de la Police des frontières parlent d'une alliance avec les Italiens, de trafic de cocaïne, de blanchiment d'argent, de détournement de fonds…
Frédéric est méfiant. Il tourne les feuilles avec avidité. Michel Baroin est mort en février 1987 après avoir placé Pierre Lothoz à la tête du bureau d'achat de Port de Plaisance à Saint-Martin.
Pierre Lothoz, propriétaire de boites de nuit et de bordels à Lyon et Paris, l'un des frères d'armes des Zemour dans les années 1970 à Pigalle. Ennemi des Corses qui perdaient peu à peu la main et décident de flinguer à tout-va. Deux balles dans le ventre pour Pierre Lothoz après un règlement de comptes qui l'emmènera se cacher près de Malaga en Andalousie pour se faire oublier de la police et des truands de l'île de Beauté.
Pierre Lothoz, l'ainé de onze frères et sœurs au destin de cinéma. Une sœur, Annie, mariée avec Michel Régnier, un proche des Mondolini de Marseille,

Gaétan Zampa, Jacky le Mat et Francis le Belge, inculpé en 1990 pour l'opération Phœnix : trafic d'héroïne entre la Turquie, Saint-Martin et la Floride. C'est-à-dire que lorsque Baroin le place à la tête de la marina, il sait exactement à qui il a affaire : l'un des plus grand voyous français, proche des hommes de la Cosa Nostra.
Mais en 1987, Pierre Lothoz nomme un frère au-dessus de tout soupçon à sa place à Saint-Martin : Roger, aviateur émérite, chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'ordre national du Mérite, dirigeant maintenant la marina de Port de Plaisance.
Comment Michel Baroin connaîssait-il ces truands ?
Avant de commencer une carrière politique et de chef d'entreprise (un homme qui a construit la GMF avec son intelligence et son talent), il avait travaillé avec Gaston Boué-Lahorgue contre les soldats perdus de l'OAS.
Cela s'appelait le Bureau de Liaison, BDL et ce sont ces hommes qui ont éliminé les nostalgiques de l'Algérie française, arrêtant Salan et « le Monocle », Susini et les tueurs des commandos Delta.
Gaston Boué-Lahorgue, l'ancien patron de Frédéric et de mon père à Dijon, l'ancien collègue de Michel Baroin au Bureau de Liaison…
On connaît les recrues des hommes de la DST contre les soldats de l'OAS : proches de Jo Attia et de la pègre, proche des Francisci et des Corses de Marseille. Il faut ce genre de personnages pour gagner une guerre. Et Michel Baroin fut l'un des plus courageux commissaires dans ce massacre entre Français.
Mais la guerre d'Algérie terminée, Michel Baroin se lance dans la politique en 1971 pour devenir le directeur de cabinet adjoint d'Achille Perreti. Achille Perreti, l'ami du commissaire Blémant, celui qui forgea la carrière politique de Sarkozy dans les Hauts-de-Seine.
Blémant, Peretti, Baroin, Boué-Lahorgue… Frédéric est dans un domaine qu'il connaît bien. Mais il est fatigué ce soir, il décide de sortir, parcourir les routes sinueuses et s'imprégner de l'atmosphère de l'île.
J'ai vu les vidéos de ses premiers pas à Saint-Martin en 1992 : Frédéric avait emmené un caméscope pour filmer Port de Plaisance, les hôtels de Spadaro et les banques de ce paradis fiscal à 7 000 kilomètres de Paris.
L'impression de revenir à l'époque des westerns, de suivre un shérif lancé sur les pas des gangsters, esseulé au bout du monde. Saint-Martin est plus proche de l'Amérique que de la France, les voitures américaines sont

partout, les devantures des magasins et la poussière font penser aux villes du Far West, la loi est absente, du côté hollandais.
Une étrangeté, l'île est divisée en deux : côté hollandais, banque offshore et casinos, bordels et drogues à tous les étages de la société, une petite Amsterdam sous le soleil des Tropiques.
Côté français : tout est interdit, pas de drogue, pas de casinos, pas de bordels, pas de paradis fiscal. Tout est fermé la nuit et à partir de 10 heures du soir on rentre se coucher.
La morale est sauve.
C'est une des particularités de l'île.
Un versant catholique, français, puritain, moraliste, ruiné par les détournements d'argent et les lois fiscalistes les plus absurdes (il n'y a qu'à se balader devant les immeubles construit sous la loi Pons en 1986, dévastés et vides).
Et un côté hollandais plus sauvage, plus dangereux. Les mafieux peuvent ouvrir des bordels : à condition de payer des impôts. Les mafieux peuvent ouvrir des casinos et blanchir l'argent de la drogue : à condition de payer des impôts. La morale est plus souple, plus efficace, plus obscure, plus risquée aussi.
Frédéric marche dans les rues de Phillipsburg, néons accrochés au bar, la musique sur les jambes des femmes le soir dans la poussière des rues, les couloirs des hôtels splendides au bord de l'aéroport, tous ces avions qui atterrissent au-dessus de la plage, ces touristes américains à moitié ivres qui viennent se perdre dans les casinos de Samana. Frédéric fait le tour de l'île en voiture et rentre dormir dans des rêves de dollars et de sable fin.
En 1992, le juge Falcone vient d'être assassiné dans sa voiture en Sicile avec ses gardes du corps, une bombe qui explose sur la route à quelques kilomètres de Palerme – les mafias attaquent directement les gouvernements et les juges récalcitrants de l'Italie corrompue.
En Russie, l'empire soviétique s'effondre et Eltsine brade le pays aux oligarques mafieux qui vont piller les richesses et se présenter à la Douma quelques années plus tard, blanchis et élus comme des bourgeois bien tranquilles.
En Colombie, le pays est à feu et à sang à cause des cartels de la drogue et Pablo Escobar a déclaré la guerre à l'État colombien. Les assassinats de juges, de policiers, de journalistes se succèdent. Le Pérou est devenu un

narco-État et Escobar finance la campagne présidentielle de Fujimori et du chef des services secrets, Vladimiro Montesinos.
L'Angleterre avec son parti conservateur vacille sous les scandales, et c'est comme si les mafias du monde entier se détachaient de la tutelle des politiques qui les avaient manipulées pendant toute la guerre froide. C'est la renaissance d'un monstre tentaculaire qui profite de la mondialisation pour agrandir son empire de Tokyo à Bogota, de Marseille à Naples et de Naples à New York.

1992 à Marigot

Le lendemain et les semaines qui suivent, Frédéric fouille les ruelles sales et les archives, les fiches RG des responsables, il s'installe dans les hauteurs de Marigot. Une chambre de 80 m^2 avec coffre-fort et cryptogramme, arme de service bien au chaud dans le holster, Frédéric traîne du côté de Port de Plaisance, directement dans le restaurant, directement dans la marina de Simpson Bay – yachts alignés bien tranquillement sous la chaleur caniculaire ; 30 degrés à longueur d'année sous les nuages intermittents, l'humidité brûlante : Frédéric rôde autour de l'appartement de Roger Lothoz ; le frère responsable de la marina : pas le truand, non, le seul décoré de la Légion d'honneur, ancien marchand d'armes, le plus présentable.
Il rencontre un général 4 étoiles dont je tairai le nom. Carte de police et présentation :
« Vous savez où je peux rencontrer Roger Lothoz ?
– Oui, il organise une fête vendredi prochain pour les capitaines de bateau… »

Frédéric rencontre le sous-préfet de Guadeloupe, gêné par l'enquête. Frédéric rencontre le maire de Marigot, gêné par l'enquête. Tous les hommes politiques de l'île : président de région, président de la chambre de commerce, socialistes ou RPR, peu importe.
Frédéric enquête sur la Setimeg : une société d'ingénierie détenue à 50 % par Elf et la GMF, à l'origine de la construction de Port de Plaisance à Saint-Martin… Mais aussi du palais présidentiel d'Omar Bongo à

Libreville. Les réseaux de la Françafrique… Toute cette affaire sent la corruption à plein nez. Le financement illégal des partis politiques…
Frédéric rencontre enfin Roger Lothoz à la soirée de bienvenue des capitaines à Port de Plaisance. L'homme est au milieu des invités, plutôt jovial, à peine 1,70 m, rond et aussi baraqué qu'un boxeur, la voix rauque, la poignée de main franche. « Je suis admiratif de votre parcours, lui lance Frédéric avec politesse…
– Et moi de votre métier », répond Lothoz avec intelligence…
Les deux hommes vont se parler pendant des jours et des semaines. Et Frédéric va comprendre l'ampleur du problème en fouillant les secrets de l'Île au trésor.
« Baroin est mort trop tôt, me confie-t-il avec fatalisme. Il était le seul à pouvoir tenir tout ce beau monde […]. Mais sa disparition en 1987 va attirer les parasites de toutes sortes. Ils vont pomper les caisses de la GMF avec une telle gourmandise, une telle avidité qu'ils seront obligés d'arroser tout le monde aux alentours […]. Les maires, les préfets, les conseillers régionaux, la plupart de l'administration, les hommes politiques de tous bords. »
Frédéric découvrira très vite les limites de ses prérogatives. Dès son premier rapport sur la Setimeg, la société sera déménagée en Suisse pour échapper aux limiers de la justice. Et ses demandes d'informations totalement ignorés par sa hiérarchie. L'affaire de Port de Plaisance se terminera comme la plupart des affaires de la V^{e} République. Après l'hystérie, le non-lieu… Les paradis fiscaux empêchant de connaître la véritable identité des corrompus.

Au début du siècle dernier, un sociologue de génie, Max Weber, parlait déjà de la corruption inhérente à la démocratie parlementaire. C'est le prix à payer pour que les modérés gagnent les élections. Les agissements du SAC n'entacheront jamais la figure mythique du général de Gaulle. Les socialistes continuent d'admirer Mitterrand malgré les nombreuses affaires qui ont entaché ses deux septennats. Sans parler de Chirac qui reste encore l'un des présidents pour qui nous avons le plus de tendresse.
Nous nous cachons derrière une morale de façade et l'indignation bruyante ne dure que quelques semaines avant de laisser place à une indifférence et presque un silence coupables. La politique est la seule chose sacrée à

laquelle nous croyons encore. Beaucoup sont même rassurés par le pacte du silence qui règne entre les partis modérés au pouvoir, empêchant les juges de s'attaquer à notre démocratie si fragile. La peur de l'extrême droite et de l'extrême gauche devenant le prétexte à tous nos silences et nos aveuglements.

Une dernière anecdote et j'en aurai terminé avec Port de Plaisance : à la fin des années 1990, la GMF se débarrassa du complexe touristique en le vendant à l'une des figures les plus impressionnantes du monde de la nuit, un homme soupçonné d'être à la tête de l'une des plus grandes entreprises criminelles de l'Asie mineure : Ozkan Sudi.
Le sultan des Caraïbes.
L'argent du crime servant à payer la retraite des fonctionnaires…
Je regarde les chalutiers colombiens amarré aux quais et les agents de la douane qui fument une cigarette en face de la mer. Le port de Phillipsburg ; lieu de transit de la cocaïne en direction de la Floride, repère des truands et des hommes politiques en quête de soleil et d'argent sale. Je me demande quelle est la morale de cette histoire. De notre histoire.
Mais Frédéric me tire de mes pensées : « Regarde les deux îles les plus contradictoires, les plus opposées des Caraïbes, me dit-il en terminant une bonne bouteille de rosé sur le port. Cuba et Saint-Martin… Ils représentent les deux morales opposées de la guerre froide. Le communisme à La Havane et le capitalisme à Phillipsburg. »
Cuba et Saint-Martin. Les deux idéaux de la guerre froide. Les deux extrêmes. Les deux caricatures. La puissance de l'État et celle d'un néolibéralisme sans contrainte.
Fidel Castro et Lucky Luciano.
Il paraît que la crise qu'a subie le Japon au début des années 1990 seraient une conséquence des trafics et des emprunts de la mafia insulaire : « La durée exceptionnelle de la crise japonaise, malgré de multiples et larges plans de relance, ne peut se comprendre qu'en intégrant la dimension criminelle[20] », dit Alain Bauer, qui ne manque pas aussi de souligner les relations entre les crises russe (1990), mexicaine (1994) et thaïlandaise (1997) avec le parasitage des criminalités organisées.
Ainsi de la crise actuelle dont auraient largement profité les mafias pour blanchir leurs centaines de milliards de dollars dans les banques au bord de

la faillite : c'est la thèse de Roberto Saviano, auteur de *Gomorra* et de *Zero Zero Zero*. Dans un article publié dans le journal *La Repubblica*, il désigne la fin de l'année 2008 comme le moment où les mafias italiennes, russes, balkaniques, japonaises, africaines, indiennes sont devenues essentielles pour les banques tellement celles-ci avaient besoin de liquidités pour ne pas s'écrouler…

Les mafias sont intimement liées à notre système économique et toute l'histoire des soixante-dix dernières années est l'alliance des démocraties (américaines, italiennes, françaises…) avec les mafias.

En politique et en économie, nous avons un frère jumeau dont nous voulons oublier le visage. Et les difficultés des États à rembourser leur dette depuis la crise de 2008 ne risquent pas d'inverser le rapport de forces.

Des banques comme Wachovia (rachetée en 2010 par Well's Fargo), qui ont blanchi plus de 400 milliards de dollars des cartels colombiens, ne sont que la partie émergée de l'iceberg. Entre la City et le crime organisé, les relations ne sont pas la pure fiction d'un roman de John Le Carré. Aucune place boursière n'est à l'abri de ce gigantesque marché de dupes. L'amour de l'argent, les paris sur les entreprises (faisant ressembler Wall Street et les bourses mondiales à des casinos), l'amour de la drogue et du sexe (dont Mai 68 fut l'accélérateur) sont ce qui permet aux mafias et au libéralisme de se soutenir et de s'entraider. Miroir inversé de nos plus terribles peurs : nous entrons dans le règne féodal des prédations, un monde dont les dangers ne sont plus seulement les totalitarismes (nazisme, communisme, islamisme), mais l'anarchie mondialisée dont le crime profite des moindres interstices.

Mais avant de recréer un nouveau système dont la moralité n'aurait d'égale que l'intransigeance de ses bourreaux (le refus des inégalités nous menant à d'autres massacres), ce monde est le nôtre et il faut se battre avec nos armes, celles de la démocratie et de l'économie sociale de marché.

La beauté française. L'histoire de France se cache dans nos montagnes et nos vallées, toute cette géographie qui synthétise à elle seule presque tous les reliefs de l'Europe. De l'océan Atlantique à la Méditerranée, des Alpes somptueuses aux grandes plaines d'Aquitaine, de la Bourgogne où je suis né aux plages du Nord. La Corse, Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux…

Je suis à Saint-Martin et je repense à ces visages dans Paris, si divers, si métissés, si agréables à regarder. Et notre histoire politique est à l'image de

ces contrastes. De ces contradictions.
L'hydre à trois têtes de nos démons du XX^{e} siècle, les trois totalitarismes (nazisme, communisme, islamisme) que nos espions ont essayé de détruire pendant les quatre-vintgs dernières années ne sont pas seulement des ennemis extérieurs.
Nous avons dans nos cerveaux français toutes les barbaries, tous ces fantasmes de la pureté, ces idéaux et ces rêves de bonheur qui ont fait plus de morts que toutes les démocraties réunies.
Nous sommes un pays qui a collaboré avec les nazis pendant la guerre, qui a vu un quart de sa population en 1945 croire aux lendemains qui chantent en votant pour les communistes aux élections. Et de nos jours, nos nettoyeurs en chef (Manuel Valls et Le Drian) luttent chaque jour pour contrer les extrémistes qui se servent à tort d'une religion qui regroupe plus de six millions de fidèles au sein de nos frontières. Évidemment, les musulmans sont loin, très loin de partager les revendications des salafistes qui veulent détruire notre civilisation. Un peu comme les communistes à l'époque de la guerre froide étaient loin, très loin de tous acquiescer aux meurtres de Staline. Mais notre pays est une nation complexe qui perd souvent du temps à se combattre elle-même, perdue dans des idéaux chimériques qui l'empêchent d'affronter le monde.
La névrose nous guette parce que nous n'arrivons pas à accepter la part de crime (l'ombre de nos vices) nécessaire pour préserver notre démocratie. Nous avons une idée tellement haute de l'humanité que nous en arrivons à détester la France avec une verve si flamboyante qu'aucun pays ne saurait être digne d'être aimé. Nous aimons nous faire du mal inutilement.
La France était une belle femme avant la Deuxième Guerre mondiale, un peu froide et piquante, elle est devenue dépressive et malade, ne sachant plus comment vivre sans se sentir coupable. Elle s'est accrochée à ses colonies comme une mère trop possessive avec ses enfants, préférant les détruire plutôt que de les laisser grandir. Elle a perdu sa fortune en Indochine et en Algérie, diamants de Siam et pétrole, elle s'est défaite de ses émeraudes et saphirs de Guinée, perles du Cameroun et minerais africains. Elle s'est retrouvée presque nue dans la guerre froide, faisant l'aumône aux vainqueurs, oubliée entre les deux monstres russe et américain au bord de l'apocalypse atomique.

La ligne Maginot, Diên Biên Phu, les tortures, le rapatriement des pieds-noirs, l'abandon des harkis sonnent comme un mauvais refrain à l'oreille de cette femme vulnérable.
Elle a vu lentement sa beauté se flétrir et elle a peur. Peur de l'avenir. De ses dettes et des créanciers qui cherchent maintenant à la saigner.
Mais rien ne doit justifier notre aigreur et notre haine de soi. Notre décadence n'a pas commencé avec Giscard ou Mitterrand. Notre déclin ne remonte pas à juin 1940, mais aux défaites napoléoniennes du début du XIX^e^ siècle, l'Angleterre prenant seule le pouvoir sur les mers et développant la science et la technologie avec un génie si foudroyant que la Révolution industrielle et l'épanouissement du commerce allaient marquer pour un siècle et demi la supériorité du système anglo-saxon sur le reste du monde. Il ne sert à rien de se flageller en regrettant l'ancien temps ; c'est la loi du changement et le sens de l'Histoire.
Sachons regarder l'histoire de France dans ce qu'elle a de plus trouble sans se transformer immédiatement en juges, en inquisiteurs si exigeants que seul le monde des idées vaudrait la peine d'être aimé.
Nous souffrons d'une morale « si parfaite » qu'il nous est souvent difficile de comprendre véritablement l'enjeu du pouvoir, la dureté de la guerre ; et les choix des hommes politiques, c'est-à-dire indirectement les tueurs, les corrompus, les marchands d'armes et de drogues au service de la France. Qu'on le veuille ou non, nous sommes les héritiers d'un pays attaqué de toutes parts pendant le XX^e^ siècle. Et bien seul pour affronter les armées nazies et l'empire soviétique.
Sommes-nous incapables de nous unir derrière un destin commun ?
Les Anglais, par exemple, savent parler de leurs erreurs sans tomber dans la flagellation morbide.
Nous sommes injustes avec nous-mêmes et notre histoire. Chaque erreur devenant le prétexte à une remise en cause radicale et si violente qu'elle nous fait détester nos institutions et nos hommes politiques.

À la fin de la guerre d'Algérie, les anciens de l'OAS (militaires putschistes) n'ont jamais pardonné à de Gaulle d'avoir engagé les barbouzes (voyous du SAC) pour les éliminer.
Le SAC, toute cette bande de truands au service de la République dont Foccart était le symbole le plus éclatant. Alors l'OAS et l'extrême droite se

sont déchaînées pendant des années pour salir le gouvernement gaulliste.
Sans parler des communistes français, toujours prompts à cacher l'atrocité de leurs dirigeants russes, cubains, chinois dans un tribunal permanent de la « France immorale ».
Je ne dis pas que l'affairisme et les abus n'ont pas existé, au contraire, mais pendant les années 1960, nous avons peu à peu assisté à une alliance contre-nature entre les communistes et l'extrême droite pour dénoncer les dérives de nos dirigeants.
Les deux extrêmes attaquant lentement nos démocrates (de Gaulle et Mitterrand en tête) pour dénoncer la « mafia au pouvoir » et nos « élites corrompues ».
Après Mai 68, les étudiants rebelles allant même jusqu'à traiter de Gaulle de dictateur en brandissant les portraits de Mao dans les rues du Quartier latin…
Bienvenue dans un monde où personne n'est innocent.
Ni les Algériens du FLN dont les bombes n'ont jamais épargné les civils, ni les maoïstes lancés sur Dien Bien Phu avec l'aval du Grand Timonier, ni les socialistes de la IV^{e} République qui ont donné l'ordre à la Main rouge d'assassiner les trafiquants d'armes et lancé la bataille d'Alger, ni les gaullistes de Foccart installant des dictatures en Afrique pour contenir les Soviétiques, mais aussi pour acheter à bas prix les matières premières dont la France avait besoin, ni les Américains au Vietnam, ni les Chinois au Tibet et à Tienanmen, ni les Russes, les Indiens, les Rwandais, les Chiliens, les Argentins, les Japonais, les Espagnols, les Italiens, les Allemands…
Il n'y a pas de pays parfait.
Les cicatrices barrent le visage d'une France qui a su tenir dans la violence folle du XX^{e} siècle. La gloire des nettoyeurs est de l'avoir défendue chaque jour des tentations autoritaires, gardiens farouches d'une République dont ils furent parmi les plus grands serviteurs.

Notes

1. L’apprentissage de la torture

1. Services secrets nazis.

2. Jean-Pax Méfret, *Un flic chez les voyoux*, Paris, Pygmalion, 2011.

3. Paul Paillole, *Services spéciaux,* Paris, Robert Laffont, 1975.

4. Extrait des mémoires de l’Académie des sciences, page 3, Inscriptions et bel les lettres de Toulouse, volume 174 (19e série, tome 3, 2012).

5. Fred B. Wrixon, *Codes, Ciphers & Other Clandestine Communication : Making and Breaking Secret Messages from Hieroglyphics to the Internet,* New York, Black Dog & Leventhal Publishers, 1998.

6. Paul Paillole, *Services spéciaux, op.cit.*

7. Paul Paillole, *Notre espion chez Hitler*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011.

8. *Ibid.*

2. Le trafic pour vovation

9. Vincent Nouzille, *Des secrets si bien gardés,* Paris, Fayard, 2009.

10. Alfred W. McCoy, *La Politique de l’héroïne. L’implication de la CIA dans le trafic de drogues*, Paris, éditions du Lézard, 1999.

11. *Ibid.*

3. Rendre les coups

12. Antoine Méléro, *La Main rouge. L’Armée secrète de la République,* Paris, éditions du Rocher, 1997.

13. Michael Foot, *Des Anglais dans la Résistance. Le service secret britannique d’action (SOE) en France, 1940-1944*, Paris, Tallandier, 2008.

14. Frédéric Tourbe et Laurent Ducastel, « L’espion vous salue bien », Public Sénat, 28/01/2013.

4. Les voleurs d’État

15. Denis Lefebvre, *Les Secrets de l’expédition de Suez,* Paris, Perrin, 2010.

5. Du bon usage du charme

16. Phillipe Bernert, *SDECE, Service 7,* Paris, Presses de la Cité, 1980.

6. Une guerre civile

17. Patrice Chairoff, *B… comme Barbouzes*, Paris, Editions Alain Moreau, 1975.

18. Lucien Aimé-Blanc, *L'Indic et le Commissaire*, Paris, Plon, 2006.

7. Devenir terroriste

19. Dominique Lorentz, *Une guerre*, Paris, Les Arènes, 1997.

8. L'éternelle corruption

20. Alain Bauer, « Les crises financières sont aussi des aubaines criminelles », *Huffington Post*, 5 février 2012.

Bibliographie

Lucien Aimé-Blanc, *L'Indic et le Commissaire*, Paris, Plon, 2006.

Philippe Bernert, *Roger Wybot et la bataille pour la DST*, Paris, Presse de la Cité, 1975.

Philippe Bernert, *SDECE Service 7*, Paris, Presse de la Cité, 1980.

Julien Caumer, *Les Requins*, Paris, Flammarion, 1999.

Patrice Chairoff, *B… comme barbouzes*, Paris, Éditions Alain Moreau, 1975.

Robert Faligot, Jean Guisnel, Rémi Kauffer, *Histoire politique des services secrets*, Paris, La Découverte, 2012.

Jacques Follorou, Vincent Nouzille, *Les Parrains corses*, Paris, Fayard, 2004.

Marie-Christine Guérini, *La Saga Guérini*, Paris, Flammarion, 2003.

Jacques Harstrich (avec Fabrizio Calvi), *RG, 20 ans de police politique*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.

Sébastien Laurent (dir.), *Les Espions français parlent*, Paris, Nouveau Monde, 2011.

Dominique Lorentz, *Une Guerre*, Paris, Les Arènes, 1997.

Alfred MacCoy, *La Politique de l'héroïne*, Paris, éditions du Lézard, 1999.

Bob Maloubier, *L'Espion aux pieds palmés*, Paris, éditions du rocher, 2013.

Pierre Martinet, *DGSE Service action. Un agent sort de l'ombre*, Paris, Privé, 2005.

Jean-Pax Méfret, *Un flic chez les voyous*, Paris, Pygmalion, 2009.

Antoine Méléro, *La Main rouge*, Paris, éditions du Rocher, 1997.

Constantin Melnik, *De Gaulle, les services secrets et l'Algérie*, Paris, Nouveau Monde, 2012.

Omar Nasiri, *Au cœur du Jihad*, Paris, Flammarion, 2006.

Paul Paillole, *Notre espion chez Hitler*, Paris, Nouveau Monde, 2011.

Michaël Prazan, *Une histoire du terrorisme*, Paris, Flammarion, 2012.

Frances Stonor Saunders, *Qui mène la danse ? La CIA et la guerre froide culturelle*, Paris, Denoël, 1999.